

WIDEVILLE: HISTOIRE ET DESCRIPTION

Hector de Galard (comte.)



Harvard College
Library



THE GIFT OF
Archibald Cary Coolidge
Class of 1887
PROFESSOR OF HISTORY

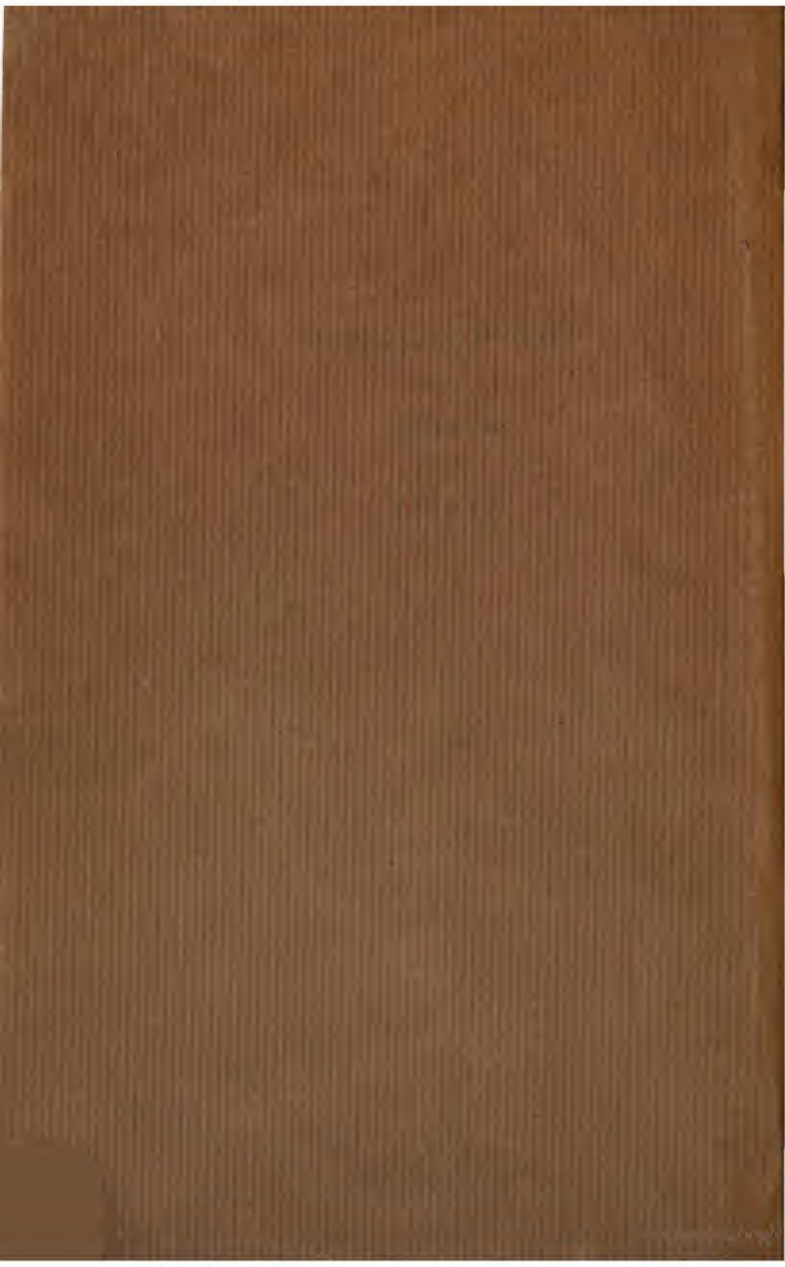
WIDEVILLE, Liskinon

et

description

par

GALARD



F372

WIDEVILLE

WIDEVILLE .

HISTOIRE ET DESCRIPTION

PARIS

IMPRIMERIE DE J. CLAYE

RUE SAINT-BENOIT

—
1874

Fr 7096.65

✓



Cr. Lodge

WIDEVILLE

Les révolutions successives qui depuis si longtemps agitent la France ont malheureusement partout fait disparaître ou profondément modifié les édifices particuliers élevés chaque siècle par la piété, le luxe ou l'obligation de la défense. Rien n'est plus rare, de nos jours, qu'un monument conservé dans son intégrité première. Les châteaux surtout, remaniés à chaque génération par la mode, le changement des fortunes ou le niveau égalitaire, ont presque toujours perdu complètement leur type primitif et n'offrent qu'un bizarre assemblage du goût de tous les propriétaires qui s'y sont succédé.

Malgré les dévastations et les ruines causées par les guerres, les invasions et la bande noire, les contrées qui avoisinent Versailles et Saint-Germain renferment encore une quantité assez considérable d'édifices curieux à plus d'un titre. « Ils sont là nombreux et serrés dans les hameaux comme dans les bourgs ; tantôt grandioses et vraiment seigneuriaux, tantôt plus modestes et réduits aux proportions d'une simple maison de plaisance.

Cette agglomération se conçoit aisément quand on songe au rôle si important joué dans l'histoire par Versailles et Saint-Germain. Durant cinq siècles, l'une ou l'autre de ces deux villes a servi de résidence à nos rois : Saint-Germain, depuis Charles V jusqu'à Louis XIV ; Versailles, à partir du grand roi, et le plus souvent la cour y séjournait. Il est naturel que les gentilshommes, dignitaires ou courtisans, se soient répandus dans les environs et y aient construit des demeures agréables où résidait leur famille, tandis qu'eux-mêmes occupaient un espace étroit dans le château royal ou dans ses dépendances. Les gens du roi, officiers ou ministres, obligés à une assiduité de tous les jours, devaient surtout y viser, et c'est ainsi que cette partie de l'Ile-de-France se couvrit de demeures élégantes, d'une importance plus ou moins grande, élevées à diverses époques et dans des styles différents¹. Ces édifices, dont beaucoup sont en ruine, font encore de ce pays, pour l'archéologue et l'artiste, une contrée intéressante à visiter, où à chaque instant l'œil est charmé par une construction d'un autre âge et par de grands parcs aux larges et solitaires allées qui ont conservé les noms de personnes illustres. L'esprit se plaît à repeupler ces longues charmilles, ces hautes futaies, en contemplant cet aspect austère et un peu triste que donne toujours aux lieux le souvenir des grandes

1. Près de Saint-Germain, dans un rayon de quelques lieues, outre les ruines de Maurepas, de Retz, de Bethmont et de Beynes, on trouve le château de Thoiry, qui des Machault a passé aux Vogué, ceux de Pontchartrain, de Groussay, de Plaisir, de Villepreux, de Maule, de Grignon, de Bazemont, de Crespières aux Crux, du Tremblay aux Rougé, de Neauphle aux Mortemart, et quantité d'autres moins importants.

familles éteintes et des gloires disparues¹. » Combien de ces habitations seigneuriales, sanctuaires de la famille d'autrefois, tombées en des mains étrangères, ont subi sans défense les outrages du temps! Les souvenirs disparaissent, les traditions s'oublient et le passé des ancêtres n'est plus compté dans l'éducation de famille.

L'une des mieux conservées de ces résidences qui durent leur élévation au voisinage de la cour, s'élève entre les villages de Davron et de Crespières, non loin des forêts de Marly et des Alluets. Appelé dans quelques actes du xiii^e siècle le château de *Huideville*, ce nom fut plus tard modifié pour celui de *Wideville*, qu'il porte aujourd'hui. « Le pays où s'élève le château est, comme l'ensemble du département de Seine-et-Oise, mêlé de champs fertiles et de bois nombreux répartis sur un sol assez accidenté. C'était donc un choix heureux que celui de ce terrain pour y placer une habitation. On y jouissait de tous les agréments procurés par la verdure, les eaux, l'espace, et dans les bois comme dans les plaines, à présent encore très-giboyeuses, le propriétaire pouvait se donner le plaisir de la chasse. En une heure ou deux il se transportait à Saint-Germain où résidait souvent le roi Louis XIII, et plus tard, dans un espace de temps aussi court, il se rendait à Versailles où Louis XIV établit sa royauté². »

Construit primitivement sur une hauteur, maintenant couverte de bois, l'ancien château de Wideville formait

1. Claude Sauvageot, *Palais et Châteaux de France, du xv^e au xviii^e siècle*.

2. C. Sauvageot. — *Wideville*.

un carré irrégulier, comprenant une vaste cour et flanqué de plusieurs tours rondes dont on retrouve quelques vestiges dans le parc actuel. C'était plutôt une forteresse qu'une maison de plaisance, comme on peut s'en assurer par un dessin relevé sur un vieux plan de 1459, mentionnant « les limites de la vue et montrée de la seigneurie, le 7 décembre de cette année. L'habitation consistait en un hôtel seigneurial, clos de fossés pleins d'eau, avec pont-levis, manoirs, édifices, cours, grandes bergeries, étables, jardin, colombier à pied, le tout entouré de murs¹. » L'intérieur avait dû cependant être assez soigné, puisqu'il renfermait les admirables cheminées traitées dans le plus pur style de la Renaissance qui furent, au xvii^e siècle, transportées du vieux château dans l'édifice moderne subsistant seul aujourd'hui.

Il reste peu de souvenirs des premiers propriétaires de Wideville. Quelques noms seulement nous sont parvenus, grâce à de nombreuses archives bien conservées et classées chronologiquement. Un acte fait mention, en 1336, de Thibaut de Vitry, seigneur de Huideuille; son fils, Guillaume de Vitry, épousa Jeanne Le Picard, qui laissa ce domaine à son neveu, Martin Le Picard, maître des comptes; ce dernier rendit foi et hommage au roi pour ses terres de Davron. Plus tard, Bertrand Le Picard fit quelques acquisitions à Feucherolles et augmenta les terres de la seigneurie. Un de ses descendants, Estienne, qui ajouta une grosse tour à Wideville, eut fort à souffrir d'un seigneur de

1. *Archives de Wideville.*

Cresprières, messire de Courcelles; celui-ci vint souvent, accompagné de quinze ou seize personnes, pour forcer les prisons du château et en tirer les prisonniers.

« Ledit Picard se tenoit fort en son châtel et sor-
« toit quelquefois avec forces d'armes et de gens
« pour empêcher les courses du dict de Courcelles,
« et tiroient des coups d'harquebuse les uns sur les
« autres¹. » En 1356, Jean de Chamigny, chevalier,
« *vice-amiral de la mer*² », seigneur de Wideville,
« Davron et autres lieux, commandait « *la Galée*
« *nommée Saint-Georges* », lorsque Jean de l'Hospital,
« *clerc des arbalestriers* », lui paya, sur l'état de ses
« gages, 27 livres 10 sols, par lettre du 22 septembre
« de cette même année. En 1375, Jean de Chamigny,
« son fils, chevalier, seigneur de Sautour, la Broce,
« Courcelles et Saint-Yon, était marié à Jeanne de
« Courtenay Tanlay, dame de Poisy, Sainte-Savine et
« Poligny. Un de leurs descendants, Pierre de Chami-
« gny, seigneur de Sautour, époux de Jeanne de
« Montmor, donna à cens, en 1460, à Jean Loys, son
« *hôtel seigneurial de Wideville et carrière y tenant, avec*
« *reserve des prisons et du droit de faire tenir justice*³. »
« Le 11 août 1529, Antoine Turpin d'Ossigny, cosei-
« gneur de Wideville avec Martin Le Picard, marié à
« Jeanne de Marle, « fut délivré de la sujétion d'y tenir
« prison⁴. »

1. *Archives de Wideville.*

2. *Id.* — Jean de Chamigny, vice-amiral de France, succéda dans cette dignité à Jean de Nanteuil.

3. *Id.*

4. *Id.*

Antoine appartenait à la maison Turpin de Crissé, qui possédait alors les terres de Montoiron, Mondon, Vaux, Moustier, Porret, Ardonce, La Chaize, etc. Sa bisaïeule était Denyse de Montmorency; sa tante, Marie Turpin, avait épousé Aleaume de Boufflers, tige de la branche ducale de ce nom, et son fils Guillaume Turpin, seigneur d'Ossigny, mari de Françoise de Pellevé, était, en 1550, sénéchal héréditaire du comté d'Eu. Mais Wideville était déjà sorti de cette famille et appartenait, dès 1538, à « noble seigneur monseigneur Jean Bertrand, chevalier, seigneur de Frazin, Davron, etc., conseiller du roy nostre sire et président en ses cours de parlement à Paris et Bretagne. » Il était fils de Bernard Bertrand, seigneur de Villemor, procureur général au parlement de Toulouse, et de dame Catherine de La Roche. « Après avoir exercé quelque temps la charge de premier président à Toulouse, il fut pourvu, en 1538, de celle de troisième président au parlement de Paris, vacante par la promotion en l'office de chancelier de Guillaume Poyet, abbé de Berdoues et baron de Beynes¹. Après la démission de Pierre Lizet, premier président, Jean Bertrand fut mis à sa place et prêta serment le 12 juillet 1550. Lorsque le chancelier Olivier se retira de la cour, le roi créa un office de garde des sceaux de France et en gratifia Jean Ber-

1. Les ruines du château de Beynes ou Beine, à peu de distance de Wideville, sur le ruisseau de la Mauldre, forment un vaste massif de maçonnerie entouré d'un fossé large de trente mètres. Plusieurs tours, couvertes de lierre, sont reliées par des casemates voûtées et bien conservées. Élevé au XIV^e siècle par les d'Estouteville, confisqué sur Guillaume Poyet, donné à Diane de Poitiers, Beynes appartenait en 1739 au comte de Maurepas, et de nos jours au duc de Mortemart.

trand, qui l'exerça jusqu'à la mort d'Henri II, assistant aux grandes cérémonies, lits de justice et processions générales. Lors du voyage d'Allemagne entrepris par le roi en 1552, il fut laissé à Châlons auprès de la reine Catherine, régente, pour tenir le conseil en sa présence. Jean Bertrand, après la mort de sa femme, Jeanne de Barras, dame de Mirebeau, se fit d'Église, devint évêque de Comminges, plus tard archevêque de Sens en 1557, et enfin cardinal. Après la mort d'Henri II, il quitta les sceaux, qui furent rendus au chancelier Olivier, se trouva aux États tenus à Orléans en 1560 et alla à Rome assister à l'élection du pape Pie IV et au jugement du procès intenté au cardinal Caraffa. De là, traversant Venise pour revenir en France, il y tomba malade, mourut le 4 décembre de la même année et fut enseveli sous les orgues de l'église des Augustins de la même ville, où se voit son épitaphe¹. Sa fille Marguerite, dame de Mirebeau, épousa Germain Gaston de Foix, marquis de Trans, comte de Curson, chevalier de l'ordre du roi². » Son fils Guillaume Bertrand, seigneur de Villemor, eut pour sa part la terre de Wideville, que des bandes armées ravagèrent en 1572. « Le château fut pillé, les papiers et titres volés, les fourches patibulaires furent mises à terre par les compagnies des Italiens et le seigneur Bertrand homicide le jour de Saint-Barthélemy. Ses héritiers, pour rembourser une forte somme avancée au cardinal de Sens, père de Guillaume Bertrand, vendirent,

1. Pierre Bertrand, évêque de Cahors, son frère, mourut à Rome, le 3 septembre 1563. (*Gall. Christ.*)

2. Père Anselme.

en 1574, la seigneurie de Wideville, terres, moulins et fiefs en dépendant, tels que Launay, Le Bois, Mor-Moulin, Villenceys, à noble homme Jean de Picquet, seigneur d'Esquenon et de Sautour¹. » Dans un acte sur parchemin de 1579, faisant partie des archives du château, Jean de Picquet, qualifié seigneur de Wideville, et marié à Françoise d'Héricourt, déclare donner pour époux à Jeanne sa fille, François de Saint-Simon, seigneur d'Inville, châtelain d'Orchies et maréchal de camp. Sa seconde fille devint dame de Louvencourt.

La terre de Wideville fut fort augmentée par messire de Picquet, qui acquit en 1597 le domaine possédé à Davron par Guillemette de Machault, veuve de Philippe de Flesselles, médecin ordinaire du roi Henri III². Pierre de Picquet, fils de Jean, conseiller et intendant des maison et finances de la reine de Navarre, paraît avoir été assez peu « mesnagier et fort processif. » Sa veuve, Marguerite Guyot des Charmeaux, « une des dames de ladicté royne de Nauarre », dont la nièce épousa plus tard le frère aîné du cardinal de Richelieu, trouva la succession de son mari si obérée, que dans l'intérêt de ses enfants elle dut vendre la terre de Wideville. Malgré les efforts bienveillants et les avances d'argent de son voisin et parent, « hault et puissant seigneur messire Albert de Gondy, chevalier des ordres du roy, mareschal de France³ », la liste des créanciers était trop longue

1. *Archives de Wideville.*

2. Guillemette de Machault mourut le 5 novembre 1586, et fut ensevelie dans l'église Saint-Germain à Paris, auprès de son mari, Philippe de Flesselles. (*Archives du château de Thoiry.*)

3. Les Gondy de Retz possédaient dans la forêt de Marly un château dont il ne reste que les fossés et quelques murs. C'est probablement de

pour pouvoir garder un bien d'agrément plutôt que de rapport. On ne conserva que le domaine de Sautour et la seigneurie de Crespières, mais ce fut à grand'peine qu'on obtint le consentement de Sybille de Wideville, fille aînée de messire de Picquet, qui s'était attachée à une terre où elle était née. L'acte qui consomme la vente de la propriété est ainsi libellé :

« Le fait est qu'en l'an 1579, la veuve de feu
« messire de Picquet, pour trouver moyen d'acquitter,
« elle et ses enfants procréés de leur mariage, de plu-
« sieurs grosses debtes, faict assemblée de parents
« pour lui donner advis sur la vente et distraction de
« la terre et seigneurie de Wideville estant de la suc-
« cession dudict de Picquet et autoriser la vente
« et distraction d'icelle terre, tous lesquels parents
« furent d'advys qu'il était expédient vendre ladite
« terre pour recouvrer argent pour d'iceluy acquitter
« les debtes. Messire Mylon, intendant des finances,
« délibérant achepter la terre, se transporta chez le
« sieur Davilige, duquel on lui avait adverty ladite
« terre et seigneurie en foy et homage, à cause du
« château de Bazemont à lui appartenant, se retira
« chez lui, pour composer des droits de l'achapt qu'il a
« délibéré faire de ladite terre. Ayant composé pour
« l'acquisition à la somme de 53,000 livres, sur
« lesquelles 16,660 au proffict de haut et puissant

cette résidence que viennent les plaques à leurs armes, « d'or à deux masses de sable, posées en sautoir et liées de gueules », qui ornent encore plusieurs cheminées de Wideville.

« seigneur messire Albert de Gondy, mareschal de
« France¹. »

Benoît Milon, intendant des finances et de l'ordre du Saint-Esprit, succéda à Pierre de Picquet² dans le vieux manoir des Chamigny, comme nous l'apprend un long document un peu effacé dont voici la teneur :

« Aujourd'hui 26 juillet 1594 fut vendue à noble
« homme Benoist Milon, conseiller du roy, par Mar-
« gueritte Guyot, veufve du seigneur de Picquet,
« damoiselle Sybille et damoiselle Cassandre de Pic-
« quet, le fief et seigneurie de Wideville, ses appar-
« tenances et dépendances, assis au val de Gally près
« Davron, lequel consiste en droit de justice haute,
« moyenne et basse, sur plusieurs sujets, fiefs et arrière-
« fiefs qui en dépendent, cens, rentes, terres, et en
« plusieurs bastiments : 1° La Motte, où était le prin-
« cipal manoir seigneurial et où il y a un vieil et
« ancien logis, consistant en sallette et serre-nappes
« et une montée à vis audessus, deux chambres et
« deux petites à côté. Le dict lieu bien fermé de papier
« revêtu de pierres de maçonnerie et à chacun des
« quatre coins une petite tourelle carrée en saillie pour
« flanquer, avec deux pont-levis à bascule, et un

1. *Archives de Wideville.*

2. Les Picquet se fixèrent dans le fief noble de Sautour où leur famille se perpétua pendant plus d'un siècle dans une bonne position, et où elle contracta d'honorables alliances. On voit encore dans l'église de Crespières une pierre tombale avec les armes de cette maison... « d'or au pal d'azur et au chef de même. »

« escalier de pierre de taille pour descendre au par-
« terre, audessous duquel il y a une grotte façon rusti-
« que. 2° De la dicte seigneurie dépendent les fiefs de
« Launay-Faucille, Boisgasse, Sautour (excepté de
« la vente), Maurepas, Tillançois, Bougival, le fief du
« Prieuré de Davron, celui du Grand-Hôtel de Davron,
« et enfin du village de Davron où il n'y a d'autre sei-
« gneur¹. »

Benoît Milon², le nouveau propriétaire, était fort bien en cour, et le roi lui accorda de fréquentes permissions de prendre dans la forêt de Saint-Germain le bois nécessaire à son chauffage. Nous donnons un de ces actes, écrits sur parchemin, signé par Henri III et adressé aux cours de parlement, chambres des comptes, grand maître et questeur général, réformateur des eaux et forêts du département de Paris³ :

« Henry, par la grâce de Dieu, roy de France et
« de Pologne, donnons et accordons à nostre amy et
« féal conseiller en nostre conseil d'Estat, intendant
« et controlleur général de nos finances, président de
« nostre chambre des comptes, Messire Benoist Mylon,
« seigneur de Wideville, le droit de chauffage, sa vie
« durant, et tant qu'il demeurera seigneur de Wide-
« ville, consistant en 50 roulles de gros bois et buches
« et trois mille fagots à prendre en la forêt de Saint-
« Germain. Cette grâce est accordée en considération

1. *Archives de Wideville.*

2. Benoît Milon portait d'azur à trois têtes de lévriers d'argent.

3. *Archives de Wideville.*

« de la terre et maison de Wideville et à cause de ses
« services.

« Donné à Paris le dixiesme jour de mars l'an de
« grâce 1580.

« *Signé* : HENRY. »

Cette autorisation, que nous voyons renouveler une douzaine de fois, fut continuée tout le temps de la vie de Benoît Milon. Il fit à Wideville de nombreux séjours, agrandit la terre, et commença à créer un parc autour de son « hôtel-seigneurial. » A sa mort¹, Marguerite de Crèvecœur-Boulenc, sa femme, garda Wideville, où habita quelque temps son second mari Nicolas Chevalier, baron de Grigny, chancelier de la reine, président au parlement et à la cour des aides². « La vie de ce personnage avait été fort accidentée. Il débuta comme page de Henri IV, roi de Navarre, commanda une compagnie de cheval-légers, devint à Paris colonel de son quartier, quitta l'épée pour la toge de conseiller au parlement, fut plus tard maître des requêtes et intendant de Champagne, présida la quatrième chambre des enquêtes, puis la cour souveraine des aides, dirigea les finances de l'État,

1. Benoît Milon mourut le 23 juillet 1592, et fut enseveli à Paris dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois.

2. La famille des Chevalier tenait un rang considérable depuis qu'Étienne Chevalier, seigneur de Vignan, Grigny, et honoré de la confiance particulière de Charles VII, avait rempli les fonctions de secrétaire d'État, et d'ambassadeur en Angleterre et en Italie. Parmi ses descendants se trouvent un évêque de Senlis, trois capitaines de cheval-légers, des maîtres de requêtes, des conseillers, un président au parlement de Paris, des membres de la cour des comptes et un premier président à la cour des aides. C'est ce dernier qui avait épousé Marguerite de Crèvecœur-Bouleuc. (*Les savants Godefroy*, par le marquis de Ménéglaise.)

reçut pour ses services le collier de Saint-Michel et alla deux fois comme ambassadeur en Angleterre¹. » A part quelques achats de terres aux environs, il ne fit aucun embellissement à Wideville, qui appartenait à sa femme. Enfin cette seigneurie fut léguée par elle à sa nièce Jeanne-Magdeleine de Crèvecœur-Grisolles, dame de Longueil et marquise de Maisons². Celle-ci, par reconnaissance, éleva à sa tante, dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris, un tombeau avec sa statue en marbre blanc³.

Mais la véritable histoire du château actuel ne commence que sous Louis XIII. Désireux de faire sa cour au roi chasseur par excellence, un personnage riche et influent résolut, vers 1620, de construire, à la place de la forteresse triste et incommode de Wideville, à égale distance de trois forêts giboyeuses⁴, une résidence élégante, adaptée aux idées du temps, qui pût servir de rendez-vous au roi et de lieu de repos quand la chasse entraînerait le monarque loin de Saint-Germain ou de son « chétif palais de Versailles⁵. »

Claude de Bullion, seigneur de Bullion, Bonnelles, Esclimont, Panfou, Villiers, baron de Maule, marquis de Galardon, Montlouët et Long-Chêne, ancien ambassadeur sous Henri IV, acquit de René de Longueil,

1. *Les savants Godefroy*, par le marquis de Ménéglaise.

2. Jeanne-Magdeleine de Crèvecœur-Boulenc, dame de Grisolles, marquise de Longueil et Maisons, mourut en 1636.

3. Cette statue a été transportée au palais de Versailles, dans une galerie du rez-de-chaussée, sous le n° 331.

4. Marly, Saint-Germain, les Alluets.

5. Bassompierre. — Louis XIII acheta la seigneurie de Versailles à Jean de Soisy le 8 avril 1632, et Louis XIV ne commença le château actuel qu'en 1661.

marquis de Maisons, gouverneur de Saint-Germain, Versailles et Évreux, pour 10,000 livres tournois de rente, la terre de Wideville, avec ses fiefs, arrière-fiefs, cens, surcens, et sise sur le territoire de Davron, « où il n'y a d'autre seigneur que celui de Wideville¹. » Il fit élever à grands frais le château actuel, dans une vallée isolée, au milieu de bois épais et loin de tout ce qui aurait pu troubler la sauvage humeur de son royal maître. Ses soins et ses travaux furent récompensés; Louis XIII vint souvent se reposer et même passer la nuit dans la demeure de Claude de Bullion. Le souvenir de ces visites est resté dans le pays; et une des chambres, encore tendue d'anciennes tapisseries, où se voit le portrait équestre du souverain entouré de ses courtisans, porte toujours le nom d'appartement du roi. *L'Itinéraire des Rois de France*, par le marquis d'Aubais, mentionne, le 23 janvier 1634, l'arrivée de Louis XIII, qui chassa et coucha ce jour-là à Wideville.

Immensément riche, fils d'une Lamoignon, neveu des Novion et des Rochechouart, apparenté par ses frères et sœurs aux Anjorran, aux de Brosse, aux Brulard de Sillery et à presque toutes les grandes familles de robe de cette époque, Claude de Bullion fut de bonne heure initié aux plus hautes questions politiques de son temps. Son père, *Jean de Bullion*²,

1. *Archives de Wideville.*

2. DE BULLION. Cette famille très-ancienne tirait son nom d'une terre située près de Maringues en Bourgogne. Testard de Bullion et Géraud son frère vivaient en 1060. Pierre de Bullion, en 1080, seigneur de la Forest, fut la tige de la maison de la Forest-Bullion. Par suite d'un traité de reconnaissance lignagère conclu vers 1630 entre Gaspard de Bullion et Claude de Bullion, seigneur de Bonnelles, Wideville, etc., fils

seigneur d'Argny, conseiller au parlement et maître des requêtes en 1572, avait abandonné, comme un théâtre trop mesquin pour son ambition, la ville de Mâcon où il était né, et il s'était rapproché de la famille de sa femme, dont la haute position, l'influence et les richesses semblaient devoir aider à son avancement. « C'était une belle famille que cette maison de Lamoignon, aux mœurs simples et dignes, où les vertus filiales se transmettaient avec les talents et les charges, où la charité s'exerçait aussi noblement que l'hospitalité. En 1572 mourut, dans le château de Basville, Charles de Lamoignon, laissant vingt enfants à Charlotte de Besançon; c'était là qu'ils étaient élevés avec ceux que sa fille aînée avait eus de Jean de Bullion. Devenu grand seigneur et personnage important, Claude de Bullion se rappelait gaiement qu'on le promenait à Basville sur un âne avec son oncle Chrétien de Lamoignon, et qu'en les mettant chacun dans un panier, on plaçait un pain du côté de Lamoignon, parce qu'il était plus léger¹. »

Partageant la forte éducation que recevaient ses jeunes parents, il fut, bien avant eux, présenté à la cour. Henri IV appréciant son esprit fin et délié, l'employa souvent en diverses négociations, ambassades, traités et autres affaires importantes. Déjà conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes, conseiller d'État ordinaire, il devint sous Louis XIII garde des

de Jean de Bullion, seigneur d'Argny, la terre de la Forest-Bullion passa à cette seconde famille, qui la vendit plus tard à M. de Vandègre.

(*Noblesse d'Auvergne.*)

1. *Chroniques de Dourdan*, par Guyot.

sceaux de ses ordres, et enfin surintendant des finances, malgré ses refus et ses excuses.

« N'ont eu d'autres effets ses humbles remon-
« trances que sa nomination. La cognoissance de sa
« capacité et la mémoire de ses services, sa fidélité à
« la couronne, luy ont valu (comme le roy fit lundy
« dernier) cette haute charge de laquelle son devan-
« cier a maintes fois reconnu le poids luy être insup-
« portable¹.

« *De Saint-Germain-en-Laye, le 5 août 1632.* »

Avant d'entrer en charge, Claude de Bullion tint à donner publiquement un état de son bien pour éviter les accusations qui causèrent plus tard la disgrâce éclatante de Fouquet. Cet état, comprenant l'énumération exacte de la fortune du surintendant, fut longtemps conservé par sa famille, qui en tirait gloire².

Son caractère conciliant le fit charger des missions les plus épineuses, entre autres en 1611 et 1614 à Saumur, où les protestants voulaient former un État dans l'État, et à Soissons, où s'ouvrirent des conférences qui mirent fin aux troubles. En 1622, Claude de Bullion fut envoyé à Montpellier pour tâcher de disposer les habitants de cette ville à en ouvrir les portes aux troupes du roi. Quand il vint rendre compte à Sa Majesté de l'insuccès de sa négociation, Louis XIII assembla son conseil pour délibérer sur ce qu'il y avait

1. *Gazette de France.*

2. *Journal de Mathieu Marais.*

à faire. Le prince de Condé, le connétable de Luynes, les maréchaux de Praslin, de Saint-Géran, de Créquy, d'Épernon, de Montmorency, de Bassompierre, de Schomberg; MM. de Marillac, Zamet, de Valençay, Desportes, de Montréal, de Bullion et son beau-père le président Faure, se réunirent et donnèrent au roi les avis qu'ils croyaient les meilleurs dans ces circonstances. Le prince de Condé et Bassompierre furent partisans de la guerre à outrance, avec le connétable et M. d'Épernon. Claude de Bullion et Marillac virent leurs conseils prudents repoussés par la majorité, et, malgré leurs efforts, le roi fit dire aux révoltés de Montpellier qu'il voulait entrer dans leur ville en maître, et qu'il saurait bien les forcer à reconnaître son autorité. La guerre continua donc, au grand détriment des finances royales; et, pour subvenir aux frais nécessités par l'entretien de quatre armées, on fut obligé de créer des impôts nouveaux et de demander au clergé un subside de trois millions et demi. Épuisé par les guerres et les troubles, le peuple murmura, et l'odieux des nouvelles mesures fiscales retomba malheureusement sur ceux qui avaient voulu faire cesser la guerre. Les grands services de M. de Bullion ne purent faire oublier que son nom avait été mêlé à l'établissement de lourdes charges, et il eut à lutter toute sa vie contre la haine de ceux qui ne voyaient dans ses talents financiers que sa facilité à créer des impôts encore inédits. « Cependant, il exerça ses charges avec tant de zèle et même de désintéressement, que le cardinal de Richelieu, persuadé que ses services ne pouvaient être trop récompensés, lui

envoyait tous les ans, au 1^{er} janvier, un présent de 100,000 livres, outre ses appointements ordinaires. Cependant Claude de Bullion ne ménageait pas au roi, sur le premier ministre, certaines vérités qui auraient pu devenir dangereuses pour lui. Il dit un jour à Louis XIII que depuis que Sa Majesté lui avait octroyé la dignité de surintendant, toute son habileté financière était employée à combler trois gouffres absorbants où il n'y voyait goutte : la marine, l'artillerie et la maison du cardinal, où passaient presque tous les revenus de l'État¹. » Rompu aux intrigues de cour et connaissant parfaitement les questions politiques de l'intérieur et de l'extérieur, M. de Bullion savait prévoir les conséquences, bonnes ou mauvaises, de chaque événement. En 1636, il empêcha Richelieu de quitter le pouvoir lorsque, les Espagnols ayant passé la frontière, tout Paris ameuté contre lui demandait le renvoi du ministre dont les vues ambitieuses avaient causé la guerre.

« Il assure au cardinal qu'il falloit se montrer partout avec un visage gai, et, par une contenance assurée, guérir le peuple de la peur qu'il avoit des approches de l'ennemi. Après la perte de la Capelle, du Catelet et de Corbie, le cardinal n'osoit marcher par les rues de Paris, tant il étoit épouvanté des imprécations que l'on faisoit contre sa personne : — Et moi, disoit Bullion, qu'ils haïssent cent fois plus que Votre Éminence, j'irai par toute la ville à cheval, suivi seulement de deux laquais, et personne ne me dira mot. — Ce qu'il fit hardiment et de si bonne grâce que tout le

1. *Histoire de Louis XIII*, par Griffet.

monde le saluoit. Le cardinal, à son exemple, en fit autant le lendemain, allant en carrosse, à portières ouvertes, depuis son palais jusqu'à la porte Saint-Antoine et revenant par un autre chemin pour être vu de plus de gens. Et cela lui réussit heureusement ¹. »

Devant ces conseils énergiques, grâce aussi à l'or de Claude de Bullion ², le cardinal reprit courage; il recomposa l'armée, fit jouer les ressorts de la politique, et bientôt les Espagnols et les Hollandais abandonnèrent la France. Richelieu resta tout-puissant, et jamais il n'oublia le concours dévoué et effectif du jeune conseiller d'État. Il le soutint même contre une de ses créatures les plus aveuglément désintéressées, le terrible Laffemas ³, lieutenant civil, qui s'oublia un soir, en plein conseil, jusqu'à dire à M. de Bullion : « qu'il seroit ravy d'avoir la commission de luy faire son procez, et qu'il ne le feroit guères languir. Bullion alla au cardinal faire ses plaintes et luy assura qu'il falloit que luy ou Laffemas se retirât. On obligea Laffemas à aller aux champs pour six semaines ⁴. » Louis XIII voulant aussi, plus tard, récompenser M. de Bullion des services qu'il avait rendus à l'État pendant plus de trente années, créa en sa faveur un office de président à mortier au parlement de Paris, où il fut présenté par son oncle, messire de Lamoignon, seigneur de Basville. Mais ces honneurs ne compensaient pas les

1. *Mémoires historiques*, par Amelot de la Houssaye.

2. Il avoit toujours sept ou huit millions en réserve, et je ne sais combien chez un homme d'Orléans. — T. DES RÉAUX.

3. « Isaac de Laffemas, procureur général, le grand gibecier de France, modèle parfait du chacal judiciaire. » (*Mém. de Laporte.*)

4. Tallemant des Réaux.

ennuis et les chagrins qui accablaient le surintendant. Ne cessant de se plaindre de la misère du trésor, il prêchait en vain l'économie des deniers publics.

« Il n'y a, écrivait-il à Richelieu, sorte d'affaires que
« je ne tasche de remuer pour faire venir argent.
« Votre Éminence peut s'assurer que s'il estoit ques-
« tion de sauver ma vie, je ne m'y employerois de
« meilleure sorte ¹. »

Forcé de garder avec le cardinal des ménagements dont il ne prenait pas la peine d'user avec d'autres, il adressait à Chavigny, alors en mission à Turin, des lettres toutes remplies de ses inquiétudes au sujet de la pénurie des finances.

« Je ne fus jamais si outré (2 novembre 1639) que
« je suis et avec un tel mépris des affaires et un
« chagrin indicible, voyant où nous en sommes. Je
« m'expliqueray davantage en présence du ministre,
« Dieu aydant. Il fault que j'advoue que les affaires
« de finances sont en très-mauvais estat. La despense
« du contant monte à 40 millions au moins; les trai-
« tans nous abandonnent et les peuples ne veulent
« rien payer, ny les droits anciens, ny les nouveaux.
« Nous sommes maintenant au fond du pot, n'ayant
« plus moyen de choisir entre les bons et les mauvais
« advis. Et je crains que nostre guerre estrangère ne

¹. *Doc. inéd. sur l'Hist. de France* (10 sept. 1637).

« dégénère en une guerre civile. Son Éminence,
« quand elle verra la vérité des affaires, y prendra
« quelque bon expédient; mais je vous confesse que
« je suis bien empesché et n'y voy aucun jour¹. »

Mêmes doléances à son collègue Bouthillier, devenu ministre d'État.

« J'ay très-bonne volonté, Dieu mercy, d'ayder le
« roy mon maître, par mes efforts, mais je vous
« assure que le fardeau est si pesant que je crains
« de succomber tout à fait. Si tout va bien, cela me
« redonnera la vie; si au contraire les affaires tom-
« bent en désordre, ce que je ne veux croire, vous
« pouvez être certain que je ne mériteray guères un
« tel malheur². »

Il est vrai que le cardinal répondait à ces doléances par une calme indifférence qui désolait M. de Bullion. Voici ce que le ministre écrivait à Bouthillier, après un règlement de comptes très-orageux où le surintendant des finances avait prononcé le fatal mot de banqueroute pour la France :

« Quant aux humeurs de M. de Bullion, il les faut
« laisser passer sans s'en tourmenter quand elles sont
« mauvaises. Il m'a dit qu'il approuvoit le règlement.
« S'il a d'autres pensées, il n'a pas raison et point ne
« faut s'en occuper³. »

1. *Doc. inéd. sur l'Hist. de France.*

2. *Doc. inéd. sur les papiers de Richelieu.*

3. *Lettre à Bouthillier, le 20 janvier 1638.*

Naturellement économe, Claude de Bullion savait être, à l'occasion, fastueux et prodigue avec intelligence. Il fut le premier en France qui fit frapper, pour les mettre en circulation, les pièces d'or connues sous le nom de *louis*. Les mémoires du temps racontent la façon ingénieuse qu'employa le surintendant, après en avoir demandé la permission à la reine ¹, pour faire adopter comme monnaie ce qui n'était encore considéré que comme bijou ou chose rare. « M. de Bullion ayant donné à dîner au premier maréchal de Grammont, au maréchal de Villeroy, au commandeur de Jars, au marquis de Souvré, au comte d'Hauterive, à MM. de Bautru, de Senecterre et à quelques autres grands seigneurs, fit servir au dessert, au lieu de confitures, trois bassins remplis de *louis*, dont il les engagea à prendre ce qu'ils voudraient, leur expliquant que c'était une monnaie nouvelle et les priant de la répandre le plus qu'ils pourraient afin d'en populariser l'usage. C'était le meilleur moyen de donner crédit à cette invention neuve et commode. Les convives ne se firent pas trop prier et ils s'en retournèrent les poches et les chausses si pleines qu'ils avaient peine à gagner leurs carrosses; mais M. de Bautru fut celui qui en prit le plus; il en porta trois mille six cents, grâce à l'ampleur de son chapeau ². » On loua beaucoup les grandes manières du surintendant, qui furent fort appréciées dans un siècle encore peu raffiné en fait de délicatesse. Plus tard, le surintendant Fou-

1. *Journal de Dangeau*, t. XIII.

2. *Pièces intéressantes de La Place*.

quet renouvela la magnificence de Claude de Bullion, et, dans la célèbre fête du château de Vaux, chaque invité trouva dans sa chambre une bourse pleine d'or pour subvenir au jeu du soir ¹.

La femme de Claude de Bullion, Angélique Faure, fille de Guichard Faure, baron de Thiry, Dormant, Berlise, etc. ², et de Magdeleine Brulard, sœur de Nicolas, seigneur de Sillery, chancelier de France, était « *donnante et bonne aux pauvres.* » Malgré les assertions calomnieuses de Tallemant des Réaux contre les mœurs du surintendant, ce fut un ménage uni et auquel le cardinal de Richelieu lui-même rendait hommage dans une lettre qui a été conservée.

« A madame de Bullion.

« Je voudrois vous pouvoir temoigner plus utile-
 « ment que je n'ay faict, l'affection que j'auray tou-
 « jours de vous servir. Outre que la considération de
 « vostre mérite m'y porte, les frequentes sollicitations
 « que M. de Bullion me fayct, de ce qui peut con-
 « cerner vostre contentement, ne m'y convient pas peu.
 « J'ay veu un temps que je croyois qu'il estoit de ces
 « maris qui n'aimoient leurs femmes que par bénéfice

1. *Considérations sur les mœurs du siècle*, par Duclos.

2. « Guichard Faure, chevalier de l'ordre du roi, conseiller en son conseil d'État, ambassadeur en Allemagne et en Italie, mourut à 82 ans, le 22 mars 1623. Il fut enseveli dans le couvent des religieux Récollets, rue du Faubourg-Saint-Martin, vis-à-vis l'église Saint-Laurent, dans un caveau, du côté de l'Évangile, où fut aussi placée sa femme, Magdeleine, que sa bienfaisance a rendue à jamais mémorable. » *Dict. hist. de Paris*, par Hurtaut.

« d'inventaire; mais maintenant je m'aperçois qu'il
« aime mieux sa peau que sa chemise, les intérêts de
« sa femme que ceux d'autrui, et qu'il est, en ce qui
« est du mariage, comme ceux qui n'estiment pas
« faire une bonne œuvre s'ils ne la font à cachette.
« Cela mérite, à mon avis, que la tendresse que vous
« avez toujours eue pour lui augmente et que, recon-
« noissant la façon avec laquelle il agit pour ce qui
« vous regarde, vous ne trouviez plus estrange ses
« refus apparens, puisqu'ils se convertissent, en effet,
« tels que vous les pouvez désirer. Pour moy, madame,
« je n'oublieray rien de ce qui dépendra de moy pour
« vous témoigner que je suis¹... »

En 1650, madame de Bullion fonda, rue du Bac, une maison de convalescents destinée à donner un asile aux pauvres sortant des hôpitaux et qui, faute de secours nécessaires pour achever leur guérison, étaient souvent exposés à des rechutes mortelles. Par une exclusion bien singulière, tous les malades non complètement rétablis y étaient admis, excepté les prêtres, les soldats et les laquais. Pour cacher ses bienfaits et suivre le précepte de l'Évangile, elle dota et enrichit cette maison en se servant du nom et du ministère d'un ancien chanoine de Reims, André Gervaise, qui s'entendit avec M^{re} Le Camus, évêque de Belley, pour mener à bonne fin cette œuvre, mise sous le vocable de Notre-Dame-des-Convalescents. Cet exemple fut suivi, et avant la Révolution on y comp-

1. *Lettres du cardinal de Richelieu*, Paris, 1696, t. II, p. 181.

taient vingt et un lits à la disposition des pauvres, qui pouvaient y passer huit jours¹.

C'est sous l'inspiration de madame de Bullion que son mari contribua, en 1642, avec le chancelier Séguier, à l'achèvement de l'église Saint-Eustache, dont malheureusement Colbert changea plus tard la façade qui était primitivement en parfaite harmonie avec le reste de l'édifice. Jacques Sarrazin², le premier sculpteur du temps, avait fait les six statues de marbre qui décoraient le maître-autel; saint Louis était le portrait de Louis XIII, la Vierge représentait Anne d'Autriche, et l'enfant Jésus qu'elle tenait entre ses bras ressemblait à Louis XIV encore enfant. Une chapelle, dédiée à saint Antoine³ et ornée par les soins du surintendant, rappelait le souvenir de l'un des plus généreux bienfaiteurs de l'Église. On ignore aujourd'hui l'emplacement même où elle se trouvait. Le village de Davron, situé à l'extrémité du parc de Wideville, a conservé plus soigneusement la mémoire du personnage qui fit réédifier et embellir le chœur de l'ancienne chapelle du prieuré, devenu église paroissiale; malgré la haine

1. Sauval.

2. « Jacques Sarrazin fit un grand crucifix de bois pour le chœur de Saint-Gervais, et un autre pour Saint-Jacques-la-Boucherie. Il fit aussi des figures de pierre représentant les quatre saisons, posées à Wideville, auprès de Poissy, dans le château de M. de Bullion, surintendant des finances. » (*Mém. inéd. sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*; Ch. Dumoulin.)

3. Le P. Bouhours, dans ses *Remarques sur la langue française*, cite une plaisanterie faite par M. de Bullion aux religieux qui étaient venus lui demander à quel saint il voulait dédier la chapelle : « Hélas! mes pères, répondit-il, ils me sont tous indifférents; je n'en affectionne aucun en particulier. »

des révolutions pour les souvenirs du passé, la clef de voûte représente encore l'écusson intact de Claude de Bullion. « Écartelé au premier et quatrième d'azur au lion d'or, issant de trois ondes d'argent, au deuxième et troisième d'argent à la bande de gueules, accompagnée de six coquilles du même, trois en chef et trois en pointes, qui est de Vincent¹. » On retrouve ces mêmes armes dessinées en plusieurs endroits dans l'église du petit village de Bullion², ancien fief du surintendant, près de Rambouillet. A Bonnelles, les dernières réparations du mur des bas-côtés les ont également mises à découvert sous l'enduit qui les avait protégées; c'était autrefois l'usage, au décès d'un seigneur, de peindre dans l'intérieur du principal édifice religieux une large bande noire, appelée *litre*, sur laquelle on représentait, de distance en distance, les armoiries du défunt. Ce symbole de deuil devait rester une année. Les églises de Davron, de Crespières, d'Esclimont et de Maule, seigneuries possédées par Claude de Bullion, doivent conserver, sous leur badiageon moderne, l'écusson placé à la mort du surintendant des finances.

De ses nombreux châteaux, c'était Wideville qu'il préférait; il l'avait acquis de bonne heure, il l'avait

1. Nom de la grand'mère du surintendant, femme de Claude de Bullion, seigneur du Layer et de Seneccé, secrétaire du roi en 1567.

2. La seigneurie de Bullion, située près de Rambouillet, fut achetée par Claude de Bullion, à cause de la similitude du nom, et pour agrandir ses fiefs de Bonnelles et des Carneaux. Cette terre, longtemps possédée par les Lamotte, appartenait en 1556 à Don Diego de Mendoce, grand seigneur espagnol, qui la céda à la famille de Bueil. Le surintendant des finances en fit l'acquisition vers 1611.

créé, il y avait reçu son souverain, et là se résumaient pour lui ses souvenirs de jeunesse et de gloire. Ce fut à Wideville qu'eut lieu, le 24 février 1639, le mariage de son fils Noël de Bullion, marquis de Bonnelles, avec Charlotte de Prie, fille de Louis, marquis de Toussy, seigneur de Fervacques, et de Françoise de Saint-Gelais-Lusignan. Il est fait mention du mariage du fils de Claude de Bullion dans plusieurs lettres du cardinal au surintendant, et on conserve une copie, écrite par Baluze, des conseils que Richelieu adressa à cette occasion au père du jeune homme. Il nous a paru intéressant de citer ce document curieux, qui montre combien le premier ministre s'occupait de tous ceux qui l'entouraient :

« A monsieur de Bullion.

10 janvier 1639.

« Avant que de proposer le mariage du fils de
« M. de Bullion au roy, je le prie de résoudre ce qui
« s'en suit :

« Premièrement, à se despouiller des passions
« esquelles il se laisse quelquefois emporter contre
« le tiers et le quart, et à examiner et résoudre toutes
« sortes d'affaires par raison.

« Secondement, à borner tellement sa fortune au
« bien qu'il a, qu'il n'en désire à l'avenir aucun
« accroissement, ains se contenter, en servant le roy
« en la charge en laquelle il est, des gages et appoin-
« temens d'icelle, selon le pied auquel ils ont été

« restreints par le reglement faict par Sa Majesté le
« 16 juillet 1638.

« En troisième lieu, à restablir l'ordre ancien suivant
« lequel on ne doit expédier aucune affaire sans qu'en
« même temps on n'en retienne le même, dont il sera
« faict trois copies.

« En quatrième lieu, à s'appliquer aussy soigneuse-
« ment à la réformation en finances et au soulage-
« ment du peuple qu'il s'est attaché à ses affaires
« particulières avant qu'il fût chargé des publiques.
« Ce dont il est prié, non-seulement à raison des
« intérêts publics, mais en outre afin qu'il soyt un jour
« assez opulent au ciel qu'il l'est sur terre, ce qui est
« le plus avantageux souhait que luy puisse faire une
« personne qui l'ayme comme moy. »

Voici la réponse du jeune Bullion :

« Je remercie monseigneur le cardinal des bons
« avis cy-dessus qu'il lui plaist me donner, que je
« recognois nécessaires et justes pour le bien de l'Es-
« tat et mon salut particulier. Et luy promets sur mon
« honneur d'observer de point en point ce qui est
« convenu au dict mémoire sans y contrevenir, ny
« souffrir qu'il y soit contrevenu en quelque façon
« que ce puisse être.

« Faict à Paris, ce 1^{er} janvier 1639. »

On lit dans un recueil manuscrit de lettres adressées
de Paris par Henri Arnault au président de Barillon
durant sa disgrâce, à la date du 16 février 1639, la
mention suivante :

« La fiancée de M. de Bonnelles arrive aujourd'huy
« à Éponne; on croit qu'ils seront mariés à Wide-
« ville. Une personne m'a dit aujourd'huy avoir veu
« les presens qu'il luy fait. Ils consistent en un filet de
« perles parfaitement beau, une paire de pendans
« d'oreilles, trois diamans, une boîte de diamans et
« trois mille pistoles en argent. M. de Bullion donne à
« son fils soixante-sept mille livres de rentes en fonds
« de terre et pour deux cens mille francs de bagues
« et de meubles. Il faict meubler la maison qu'il a
« achetée pour luy de toutes les choses imaginables,
« depuis le premier jusqu'à la cave. »

Tallemant des Réaux, dont la bienveillance ne peut être suspecte et qui loue le moins possible, rend cependant hommage à la modération et à l'économie du surintendant des finances. « Je trouverois, dit-il, assez à propos de faire une comparaison de Bullion avec les surintendans d'aujourd'huy. Ceux-cy à leur table, à leurs bonnes fortunes, à leurs maisons, dépenseront plus en six mois que Bullion n'a laissé. Par exemple, la table de Fouquet couste deux cens mille livres, je veux dire la despense du maistre d'hôtel est de cinq cens livres par jour. A Vaux, il y a six cens personnes nourries, jugez du reste. Bullion, une fois qu'il a eu un million, a pu espargner, car il ne tenoit point table et n'avoit qu'un équipage fort médiocre. Bien loing de bastir, il jettoit à bas le bastiment des terres qu'il acheptoit au loing pour avoir moins d'entretien. A Paris, il n'a point de palais¹. » Il est vrai que le luxe

1. Tallemant des Réaux.

dans les villes était alors moins développé qu'il ne le fut plus tard et que les grands seigneurs, réservant leurs dépenses pour leurs châteaux, où ils menaient une existence encore un peu féodale, n'avaient dans les rues étroites et sombres des cités que des demeures simples et sans prétention. Un passage de Sandras des Courtils, auteur de *Mémoires* publiés en 1711, fait un tableau assez peu séduisant d'un coin de Paris à cette époque, en même temps qu'il donne à connaître un trait de générosité de M. de Bullion. « Le surintendant étoit à table avec plusieurs de ses amis, et entre autres avec Bautru, lorsque j'arrivai chez lui. Bautru faisoit alors bastir une grande maison qui est aujourd'hui l'hôtel Colbert. Ce quartier qui n'étoit pas basti auparavant s'embellissoit tous les jours. M. d'Esmercy, qui a été surintendant des finances, y avoit fait élever un superbe édifice qui est encore regardé aujourd'hui comme un des plus beaux morceaux qu'il y ait dans Paris. La maison de M. de Bullion n'en approchoit pas, quoiqu'elle ne vint que d'être bastie. Or M. de Bullion ayant demandé à Bautru combien lui coûteroit la sienne, Bautru luy ayant répondu qu'elle lui coûteroit deux cens mille livres, « et le pavé, repartit M. de Bullion, le comptez-vous? » (Car en ce temps-là, quoiqu'il n'y ait pas encore bien longtemps, ce quartier étoit comme un désert.) Il y avoit bien à dire que les maisons fussent l'une sur l'autre comme elles sont présentement; il falloit donc que ceux qui faisoient bastir fissent paver devant eux, à moins que d'avoir de la boue jusqu'à mi-jambes. Il n'y avoit encore que M. de Bullion qui l'eût fait devant sa maison. M. d'Esmercy

ny M. de La Vrillière, son gendre, qui avoit fait bastir une maison auprès de celle de son beau-père (aujourd'hui la Banque de France), n'avoient pas encore fait paver devant eux, mais se dispoioient à le faire. Or Bautru dit alors à M. de Bullion : — *Tu pavisti, illi pavebunt, ego autem, non pavebo.* — *Et tu pavebis etiam,* luy respondit M. de Bullion. — Il faudra voir, répliqua Bautru, qui dira vray de vous ou de moy. — Ce sera moy, respondit M. de Bullion; envoyez-moi seulement votre homme de confiance demain matin. Bautru le luy ayant envoyé, M. de Bullion lui donna deux mille escus pour son maître, à condition de faire paver devant sa maison¹. »

L'hôtel de Claude de Bullion, rue Plâtrière, aujourd'hui rue Jean-Jacques-Rousseau, était certainement assez modeste en comparaison des riches demeures construites postérieurement par Fouquet et Colbert. La partie la plus remarquable était une double galerie exécutée en 1634 par Sarrazin et Simon Vouët, et où Blanchard avait représenté les douze mois de l'année. Cette maison historique, achetée en 1780 par le peintre Paillet, fut alors complètement modifiée, les fines sculptures des galeries mutilées ou dispersées, et le restant de l'édifice se trouva disposé en grandes salles qui servirent à des ventes publiques. Ainsi disparut une des plus gracieuses créations de Jacques Sarrazin²; ce précurseur des grands artistes de Louis XIV était le sculpteur favori de Claude de Bullion, généreux pro-

¹. *Mémoires de M. de B.*, secrétaire de M. le comte de R.

². *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture.* — Paris, J.-B. Dumoulin.

recteur pour lequel il fit les grandes statues de pierre de la façade de Wideville, seule terre où le surintendant eût déployé le luxe et la recherche.

Claude de Bullion avait de graves raisons pour préférer ce séjour à toutes ses autres résidences. Sa fille, mariée à Pomponne de Bellièvre, premier président au parlement de Paris, ambassadeur en Italie, en Hollande et en Angleterre, intendant de justice en Languedoc¹, habitait la terre de Grignon, qui était presque contiguë au parc de Wideville. Cette union fut stérile; Marie de Bullion n'ayant pas d'enfants, les domaines des Bellièvre passèrent à Nicolas de Novion, de l'illustre famille de Potier, dont nos rois récompensèrent les vertus et les talents héréditaires par les titres de duc de Tresmes et de duc de Gèvres. Nicolas de Novion, seigneur de Grignon, Thiverval, Saint-Germain de la Grange et Mormoulin, après avoir été premier président au parlement de Paris, secrétaire des ordres du roi, fut reçu membre de l'Académie française et mourut en 1693 dans le château de Grignon. Sa femme était Catherine de Galard, fille de Claude de Galard, baron du Puiset, seigneur de Courances² et de Semonville. Leur petit-fils, Nicolas Potier, comte de Novion, épousa, le 11 décembre 1708, sa cousine, Anne-Marguerite de Galard³. Leurs descendants con-

1. « A sa mort, la justice perdit en ce grand personnage un des plus dignes et des plus grands chefs qu'elle ayt jamais eue. » (*Mém.*)

2. Courances, importante seigneurie avec grand château, située près de Fontainebleau, fut plus tard possédée par les Nicolaï.

3. A.-M. de Galard était fille de François Galliot de Galard, seigneur de Poinville, guidon des gendarmes flamands, et d'Anne-Jeanne d'Auzanet.

servèrent assez longtemps la seigneurie de Grignon, qui fut érigée pour eux en marquisat.

Les autres enfants de Claude de Bullion furent amplement dotés : François, devenu marquis de Montlouët, premier écuyer de la grande écurie du roi, épousa L.-H. de Rouault, dame de Thymbrune, opulente héritière, qu'il courtit longtemps sans succès. Les railleurs de la cour chantèrent le couplet suivant, un soir où elle s'était montrée plus cruelle et ne semblait pas l'écouter.

On faisait parler le jeune homme :

« Vous vous tournez d'une façon
Qui fait bien voir que vous la donnez belle.
Je ne suis point l'aîné de la maison,
Je suis Montlouët et non pas Bonnelle. »

Claude, troisième fils du surintendant, fut marquis d'Attilly-en-Brie et seigneur de Villiers, Launay, Marly, Igé, etc. ; enfin Pierre, le plus jeune des enfants de Claude de Bullion, entra dans les ordres, devint confesseur de Louis XIII, et abbé de Saint-Faron, de Meaux. Un grand portrait, conservé à Wideville, le représente vêtu de rouge, et une inscription, placée à droite du tableau, lui donne, on ignore à quel propos, le titre de cardinal. Après s'être démis, sur la fin de sa vie, des abbayes et des bénéfices qu'il possédait pour se retirer chez les pères de l'Oratoire, il mourut aux Carmélites de la rue d'Enfer et fut enseveli dans cette église sous une dalle de marbre¹. Loret,

1. Voici son épitaphe : *Hic jacet Petrus de Bullion, abbas Sancti Faronis, qui fugiens mundi delicias mansit in solitudine montis hujus virginum*

dans sa Muse historique du 29 novembre 1659, rend ainsi compte de cette mort :

« Monsieur de Bullion l'abbé
La nuit dernière a succombé,
Sous la sévérité mortelle
D'Atropos la Parque cruelle,
Et tiré droict vers Paradis.
Il fut un peu gaillard jadis,
Mais son âme, au monde engagée,
S'estoit si saintement changée,
C'est-à-dire de pis en mieux,
Qu'on le croit maintenant aux cieux ! »

Chargé d'ans et d'honneurs, entouré d'une famille nombreuse, riche et puissante, ayant acquis la réputation d'un des plus habiles ministres de son siècle, Claude de Bullion, toujours mêlé aux affaires importantes du royaume, passa la fin de sa vie dans son hôtel de la rue Plâtrière et surtout à Wideville, gracieuse demeure que le voisinage de la cour à Saint-Germain lui rendait préférable à toute autre résidence. Ce fut alors qu'il fit construire dans son parc les aqueducs souterrains, dont les restes, bien conservés, le sillonnent encore dans tous les sens. Aidé des conseils de Sarrazin, il éleva, en face du château, un petit monument des plus curieux où il prodigua la sculpture, la peinture, la ferronnerie et la mosaïque. A cette

Carmeli ibique Christum abundantius inveniens pie vixit anno 1659. — Sit habitatio ejus in sancta Sion.

(*Dictionnaire historique de Paris.* — Hurtaut.)

1. Par son testament, Pierre de Bullion laissa tous ses biens à l'hôpital général de Paris.

époque, et même beaucoup plus tard, il était d'usage dans toute habitation seigneuriale de disposer dans les jardins des grottes appelées nymphées, où l'étrangeté le disputait souvent à l'originalité et au bon goût. A Saint-Germain, à Maisons, à Fontainebleau, il y avait des abreuvoirs et des fontaines traités dans le style italien, que les Médicis avaient mis à la mode en France. « La grotte de Wideville peut passer pour un vrai modèle du genre. Toute la décoration en est supérieurement entendue, la sculpture largement traitée, et la ferronnerie, qui s'y trouve jouer un rôle important, est un véritable chef-d'œuvre d'exécution. Ce charmant édicule est un bâtiment presque carré, dont trois des côtés extérieurs sont privés de toute décoration. La façade, à la fois gracieuse et puissante, est composée de quatre colonnes d'ordre toscan, coupées de distance en distance par des tambours rustiques chargés de mousses sculptées. Au sommet, un attique d'un moindre développement, et terminé par un fronton cintré, contient, dans un immense cartouche, le double W, première lettre du nom de la seigneurie. Deux figures sculptées, un fleuve et une rivière, couchées sur un lit de roseaux, se voient à droite et à gauche de cette partie supérieure de la façade. Une grande porte cintrée s'ouvre dans l'entre-colonnement du milieu ; les deux autres sont percées d'une baie, close par une grille de fer forgé et de tôle repoussée, d'un dessin exquis et d'un travail admirable. Enfin le bâtiment est terminé par une toiture au sommet de laquelle se dresse un épi de plomb. L'extérieur de la grotte de Wideville est déjà, sans nul doute, fort

curieux, mais l'intérieur le dépasse encore en richesse, en bon goût et en originalité.

« On entre dans une grande salle presque uniquement décorée avec des coquilles et coquillages fixés dans le mur; deux grandes niches cintrées sont à droite et à gauche, tandis qu'au fond existe la nymphee proprement dite, c'est-à-dire une cavité profonde où était une statue de nymphe, debout, tenant en main un vase d'où l'eau se répandait. Deux autres statues devaient exister aussi à droite et à gauche dans des niches disposées à cet effet. L'eau, sortant principalement d'une vasque en forme de coquille, se répandait dans un premier bassin et de là par trois musles de lion dans le bassin demi-circulaire qui avance dans la salle. Le sol de cette pièce était en mosaïque variée. Les lignes, les moulures peintes, les caissons, les ovales sont obtenus au moyen de petites coquilles fixées sur la muraille dans une sorte de mortier. La corniche est de pierre et la voûte est de briques, mais les grands cartouches rectangulaires du plafond sont de stuc ainsi que les figures des satyres adossées à ces cartouches, où se montrent des peintures à fresques largement traitées et très-sobres de couleur. Le motif figuré dans la coupe représente Jupiter et Antiope. La partie centrale du plafond est couverte également d'une grande peinture dont le sujet représente Apollon jouant de la lyre au milieu des Muses. Les armes de Claude de Bullion et celles de sa femme complètent ce genre de décoration aussi riche qu'harmonieux¹. »

1. Sauvageot, *Description du château de Wideville*.

Les douze dieux de l'Olympe, plus grands que nature, et sculptés par Philippe Buyster, artiste distingué de cette époque¹, formaient une large avenue qui conduisait du perron à la grotte. Ces divinités, victimes du temps et des hommes, ont à peu près disparu, et leurs immenses fragments ont, pendant deux siècles, jonché le parc de leurs débris. Les quatre statues, bien conservées, de la façade nord et les deux chiens de pierre ornant l'entrée du château représentent encore aujourd'hui, à Wideville, l'œuvre jadis si complète de Jacques Sarrazin, qui eut le mérite de frayer la voie aux génies du grand siècle. C'est aussi probablement d'après ses avis que les trois cheminées du temps d'Henri II, encastrées dans le vieux château déjà en ruine, furent transportées et soigneusement placées dans la nouvelle habitation du surintendant. En cela il fit preuve de goût, car il est impossible de voir un ensemble de sculpture plus gracieux et des détails plus délicats. Sirènes aux enroulements fantaisistes, têtes de femme que leur perfection fait attribuer à Germain Pilon, rubans de pierre entrelacés, mélange heureux de marbres diversement colorés, tout se réunit dans les cheminées monumentales des grands appartements de Wideville pour offrir le type parfait du style de la Renaissance dans ce qu'il a de plus suave et de plus riche. C'est encore à Claude de Bullion

1. « Philippe Buyster fut employé par M. de Bullion pour orner son château de Wideville-Davron. Il fit sur des sujets allégoriques plusieurs figures de pierre grandes comme le naturel, qui représentaient des dieux, des déesses et des animaux. » (*Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*. J.-B. Dumoulin.)

qu'est dû le petit édifice irrégulier placé près de la chapelle à gauche du château, désigné de nos jours sous le nom d'ermitage, et qui devait servir d'habitation au chapelain et de logement supplémentaire quand les invités étaient trop nombreux. « C'est un assez joli bâtiment, élevé d'un seul jet et très-soigné, autour d'une cour ornée de fontaines et de statues¹. » La bibliothèque était placée dans cette aile séparée, comme cela existe encore au château de Dampierre, construit à peu près à la même époque que Wideville. L'intérieur, orné de fines boiseries, a été modifié sous le règne de Louis XIV sans rien perdre à l'extérieur du parti pris de sobriété raisonnée qui était le cachet spécial de la demeure du surintendant. La chapelle, annexe obligée autrefois de toute habitation un peu importante, s'élève à l'extrémité de cette construction. La voûte en est cintrée et le style sévère; sur la porte extérieure, deux anges sculptés en demi-relief ornent l'entrée surmontée d'un ancien vitrail. Enfin rien de ce qui constituait alors la résidence seigneuriale n'avait été omis, et nous trouvons une longue dénomination des diverses parties du parc, relevée sur un vieux plan quarante ans après la mort de Claude de Bullion, sous le titre de « carte d'arpentage du chasteau, cours, bastiments, parterres, jardins, et des trois parcs de Wideville, des prés tenant aux dits parcs, avec le grand chemin de Davron à Montainville, appartenant à hault et puissant seigneur messire de Bullion, seigneur dudit lieu :

1. Sauvageot *Description de l'ermitage de Wideville.*

- 1° Chantier, cour et fossés;
- 2° Cour verte;
- 3° Jardin potager de la princesse;
- 4° Bosquet de l'ermitage;
- 5° Orangerie;
- 6° Boullain-grain;
- 7° Allée couverte;
- 8° Allée des buis;
- 9° Potager;
- 10° Parterres;
- 11° Allée couverte;
- 12° Grotte et bassins;
- 13° Cloître de tilleuls;
- 14° Jeu de boules de billard;
- 15° Batiment et jardin de la ferme;
- 16° Basse-cour;
- 17° Abreuvoir et basse-cour;
- 18° Cour de la Rigauderie;
- 19° Bois de la glacière;
- 20° Allée basse;
- 21° Chapelle¹. »

On voit par cette énumération que tout avait été réuni pour rendre à Wideville l'existence facile et agréable. Ce fut dans ce séjour, créé et orné par ses soins, que le surintendant passa les dernières années de sa vie. Les mémoires du temps le représentent toujours occupé du service de l'État et entouré d'amis

1. Dès 1631, M^{re} l'évêque de Chartres avait donné à M. de Bullion la permission de faire dire des messes, confesser et communier dans la chapelle de Wideville. (*Archives.*)

dévoués tels que le maréchal de Créquy, Monsieur de Montbazon, le président Séguier, les Novion, les Bellèvre, les Sillery, les Lamoignon, et recevant les soins de Guy de la Brosse, médecin du roi, qui avait trouvé dans l'appui et la protection de Claude de Bullion les moyens de fonder le jardin des Plantes à Paris, sous le nom de Jardin royal pour les plantes médicinales. Dans son portrait, qui orne une des salles de Wideville, en grand costume, avec les sceaux de France à ses côtés dans leur coffre d'or, il paraît un peu voûté, sa figure est tourmentée; les cheveux sont noirs, le regard est vif et profond, mais l'ensemble indique la fatigue et l'affaissement. Louis XIII fut la cause innocente de la mort du surintendant. Le 21 décembre 1640, le roi, déjà fort malade, s'était retiré dans l'ancien cabinet de la reine, au château neuf de Saint-Germain en Laye. Il était assis, ou plutôt couché devant le feu, sommeillant dans cette grande chaise « à la romaine » dont Dubois, son valet de chambre, nous a laissé la description. Quatre ou cinq courtisans, debout dans l'embrasure de la croisée « d'où on voyait si bien le clocher de Saint-Denys », devisaient à voix basse. On cherchait quel successeur probable le souverain pourrait donner à son ministre Richelieu qui se mourait, lui aussi, et qui dans ce lugubre steeple-chase du maître et du sujet courant ensemble à la mort, paraissait devoir atteindre le premier ce triste but. Le comte de Nogent ne trouvait personne capable de recueillir cette lourde succession, lorsque Louis XIII, qui avait tout entendu, se retourna : Messieurs, dit-il, vous oubliez Claude de Bullion. Ce mot flatteur, mais dangereux, tant que

vivait le terrible cardinal, fut rapporté le lendemain au surintendant des finances. C'était un arrêt de mort, si Richelieu, jaloux de son autorité jusqu'au dernier moment, apprenait que le roi disposait déjà de sa succession politique non encore vacante, en faveur d'un nouvel élu. Claude de Bullion, qui voyait sa faveur auprès du premier ministre diminuer depuis quelque temps, et qui redoutait sa vengeance, fut le voir le lendemain à son ordinaire; mais il fut reçu avec tant de hauteur, que, sans lui répondre, Richelieu lui reprocha avec violence l'oubli d'un détail d'administration. « Il voulut lui en faire signer l'aveu; ce qu'ayant refusé de faire, il prit de colère les tenailles du feu pour lui en donner sur la tête et l'intimida de telle sorte, qu'il signa ce qu'il voulut. Le cardinal serra ce papier dans son cabinet, disant : « Voilà le procès de Bullion tout fait quand il me plaira ¹. » Sachant que le cardinal ne pardonnait jamais, il fut saisi d'un tel effroi que sa tête se perdit, et le soir une attaque d'apoplexie le conduisit au tombeau ². Voici comment Guy Patin raconte ses derniers moments :

« Il tomba malade vendredi après midy; il fut
« confessé, communié, saigné deux fois du bras, une
« fois au pié; monsieur le cardinal sachant la gran-
« deur de son mal, le vint voir et le trouva sans voix
« et sans connoissance. Ayant veu quoy, *solutus in*

1. *Mémoires de Montglat.*

2. Nicolas Le Jay, premier président, mourut le même jour que M. de Bullion.

« *lacrymas, princeps purpuratus recessit*. Le malade
 « mourut *ex suffocatione cerebri*¹. »

Il fut déposé dans l'église des cordeliers de Paris où il avait désigné sa sépulture, à l'angle de la chapelle dite des Besançon, où reposaient ses ancêtres maternels, les Lamoignon. De fines boiseries richement sculptées et un beau tombeau d'autel avaient été donnés à cette chapelle par Claude de Bullion, qui y fut enseveli sous une dalle surmontée de son buste en marbre blanc². Henri Arnaud écrivit cette mort au président de Barillon avec quelques détails.

« La faveur de M. de Noyers près de M. le cardinal
 « est une chose incompréhensible..... sa puissance
 « augmente tous les jours; tout fléchit jusqu'à M. de
 « Bullion. Celui-ci, au contraire, devient extrêmement
 « incommode. Il entreprend tous les jours des affaires
 « contre les intentions de Son Éminence. (Lettre du
 « 14 octobre.) Cette nuit Monsieur de Bullion est mort
 « d'une goutte remontée. Monseigneur le cardinal vint
 « hier soir pour le voir. Son Éminence témoigna en
 « être touchée. Le roy, qui estoit à Ruel quand mon-
 « seigneur le cardinal en partit, paroisoit extrêmement
 « gai. On n'a pas osé enterrer le deffunct publique-
 « ment, de crainte du peuple qui tesmoigne joie. On le

1. Lettre du 26 décembre 1640.

2. Ce buste, exécuté par Anguier, et d'un bon style, fut ensuite déposé aux Petits-Augustins. Rendu plus tard à la famille par M. Lenoir, il a disparu dans une des diverses révolutions qui ont dispersé les collections des Châtillon, des La Vallière et des d'Uzès.

« porta de nuit dans un carrosse à un couvent du
« quartier Saint-André des Arcs. Le roy en a parlé
« comme étant fort esloigné d'y avoir regret. Il laisse
« au moins cinq cens mil livres de rente. Monseigneur
« le cardinal n'a nullement regretté le surintendant
« dont la famille est venue lui faire visite. Le service
« fut fait solennellement le 27 de ce mois¹. »

Malgré ses défauts, qui tiennent surtout à son siècle et qui furent encore outrés par les surintendants ses successeurs, la postérité a conservé à Claude de Bullion la réputation d'un homme d'État habile et d'un grand financier. Son épargne particulière fut toujours au service de l'État et souvent Richelieu y eut recours.

Après sa mort, Wideville passa à son fils aîné, Noël, marquis de Bonnelles et de Galardon, qui l'avait déjà habité quelque temps lors de son mariage avec Charlotte de Prie, fille du marquis de Toussy et parente de Richelieu. Cette union fut l'œuvre du cardinal; il désirait faire entrer dans sa famille les grands biens du surintendant; pour obéir aux désirs de son père et ne pas désobliger le vindicatif ministre qui avait pris ce mariage fort à cœur, le marquis de Bonnelles, quoique amoureux de mademoiselle de Montbazou, dut sacrifier son inclination et renoncer à celle qu'il aimait. Voulant rentrer fidèle aux traditions de sa famille, il fut nommé président à mortier au parlement de Paris, en survivance de son père; plus tard il donna sa démission pour être reçu chevalier d'honneur et pourvu de la charge de

1. *Documents inédits sur l'Histoire de France*, par M. Avenel.

greffier des ordres du roi. De haute taille, l'air noble, les traits fins et réguliers, M. de Bullion Bonnelles présentait le type le plus complet de la grande mine et de la parfaite distinction extérieure des courtisans qui formaient la jeune cour de Louis XIV. Sa femme, sœur de la maréchale de la Mothe-Houdancourt, devenue en 1657 gouvernante du Dauphin, aimait le monde et les plaisirs. Elle n'imita ni la raison ni la ligne de conduite de sa belle-mère, et les mémoires de cette époque parlent en termes assez légers de son esprit et de son genre de vie. Voici ce qu'en dit Mademoiselle dans ses lettres :

« Quand la cour revint à Paris, la comtesse de Fiesque me proposa d'aller coucher chez madame de Bonnelles qui est son intime amie. Je songeay que c'étoit une joueuse, que son mary tient quelque fois table, que c'estoit une maison où il alloyt beaucoup de gens de la cour, qu'on y seroyt mal ainsy cachée¹. »

Allant un jour voir madame de Cavoye, qui venait de perdre son mari et était dans la plus profonde douleur, elle fut reçue par l'affligée avec ces paroles :

« Hélas ! que je serois heureuse, mon enfant, si j'étois aussi oyson que toi ; je ne sentirois pas ce que je sens¹. »

1. *Mémoires*, t. II.

On fit vers ce temps-là un pont-neuf qui avait pour titre *Les amoureux non tracassés*, et qui commence ainsi :

Froulay-Brégis,
Bonnelles-Sourdis,
Montmorillon-Toré,
Coligny-Condé,
Pomereu et Gondy,
Le Lude et Sevigny
Saint-Faron et Montglas,
Font l'amour sans soupirs, sans larmes, sans hélas¹.

Bussy-Rabutin nous a conservé le récit des histoires singulières du second fils de madame de Bullion, connu sous le nom de marquis de Fervacques, avec la belle et célèbre comtesse d'Olonne². Voulant rompre une liaison qu'il croyait à bon droit être pour ce jeune homme un empêchement à tout mariage, le marquis de Bonnelles, son père, employa tous les moyens possibles pour y parvenir. « Mais madame d'Olonne fit alors courir le bruit que si elle voyoit le marquis de Fervacques, ce n'étoit que pour tâcher de le marier à mademoiselle de La Ferté³, sa nièce, afin que, comme

1. Tallemant des Réaux.

2. Catherine-Henriette d'Angennes, fille de Charles d'Angennes, seigneur de La Loupe et baron d'Amberville, chevalier des ordres du roi, et de Marie du Raynier, épousa Louis de la Trémoille, comte d'Olonne, en 1652. Sa sœur, Madeleine d'Angennes, devint la maréchale de La Ferté.

3. Catherine-Henriette de Saint-Nectaire, fille de la maréchale de Ferté, épousa plus tard un cousin de Fervacques, François de Bullion, marquis de Longchêne.

elle n'avoit point de bien, elle pût rencontrer un homme qui la tirât de la nécessité. Mais étant venus à loger ensemble, les parents de lui eurent peur qu'il fit la folie de l'épouser si son mari venoit jamais à mourir ; surtout madame de Bonnelles, sa mère, en fut dans de grandes alarmes, disant à toute la terre qu'elle ne s'en consoleroit jamais si cela arrivoit. On fut redire cela à madame d'Olonne qui, sans considérer que Fervacques en étoit innocent, fit tomber son ressentiment sur lui. Fervacques se trouva picqué de son mépris et lui ayant fait une réponse qui ne lui plut pas, elle prit les pinces du feu et lui en donna par le visage. Il en fut tellement défiguré qu'il n'osa sortir de huit jours. Madame de Bonnelles, ayant su cette aventure, je ne sais comment, en pensa enrager, et si le bien fût venu de son côté, elle l'auroit tout donné à ses autres enfants. Malgré qu'il eût la tête bandée, car la comtesse d'Olonne lui avoit pensé jeter un œil hors de la tête, et qu'il eût le visage tout noir de coups, il ne la voulut pas quitter et donner ce contentement à ses parents qui s'en mourroient de douleur. Au contraire, il lui donna une belle maison qu'il avoit rue Coq-Héron et il fit mettre à l'écriteau que c'étoit à elle qu'on devoit venir pour convenir du prix pour la louer. La chose étant rapportée à madame de Bonnelles, qui ne l'aimoit déjà pas trop, elle envoya en plein jour arracher cet écriteau ; mais la comtesse d'Olonne en fit remettre un autre, et voilà tout le bruit qu'elle en fit. Pour se distraire, on recevoit tout Paris à jouer chez monsieur de Bonnelles les après-dînées. Fervacques avoit extrêmement à se plaindre de la nature qui lui avoit donné un fort grand

corps, mais un fort petit esprit. Quand madame de Bonnelles avoit perdu tout son argent au jeu, elle s'en alloit dans ses terres; du reste, c'estoit la meilleure femme du monde et qui se tuoit de dire qu'elle mal qu'on disoit de tous n'étoit que de la médisance¹. »

Noël de Bullion augmenta beaucoup la terre de Wideville, et eut à ce sujet avec ses voisins, et surtout l'abbesse de Poissy, de nombreux procès dont les liasses accumulées témoignent de l'ardeur apportée de part et d'autre pour défendre les droits de chacun. Il acheva de faire disparaître les ruines du vieux château et construisit le grand pigeonnier à girouette seigneuriale qui s'élève à droite de la cour d'honneur².

Malgré son luxe et ses dépenses, le marquis de Bonnelles, à sa mort, arrivée le 3 août 1664³, laissa à ses enfants une grande fortune. Armand-Claude, comte d'Esclimont, marquis de Galardon, premier écuyer de la grande écurie du roi, eut les terres de Villiers et de Marly; Alphonse-Noël, capitaine-lieutenant des chevau-légers de la reine, reçut le marquisat de Fervacques dont il portait le nom⁴; enfin Charles-Denys de Bullion, prévôt de la ville, prévôté et vicomté de Paris, gouverneur du Maine, du Perche et du comté de Laval, eut pour sa part les importantes seigneuries de Bonnelles, Montainville, Maule, Launay et Wideville. Sa femme, Marie-Anne, dont la sœur avait épousé

1. Bussy-Rabutin.

2. La couverture en plomb porte encore la date de 1649, époque de sa construction.

3. D'après une ancienne gravure, sa mort eut lieu le 3 août 1670.

4. Le marquis de Fervacques mourut en 1698, à 53 ans, sans avoir été marié.

le marquis de Noailles, était fille de Jean de Rouillé, comte de Meslay, conseiller d'État ordinaire, et de Marie de Comans d'Astric¹. D'après son portrait, conservé au château de Bonnelles, elle était mince, frêle, et avait une physionomie agréable. Ils perdirent à la journée de Turin, le 7 septembre 1706, leur fils aîné Jean-Claude, marquis de Bonnelles, qui y mourut de ses blessures. Le second, titré marquis de Fervacques, comme son oncle, ne laissa que des filles, et institua pour légataire universel son neveu, encore au berceau. Trois autres enfants continuèrent dignement la famille de Bullion et occupèrent sous divers noms de grandes positions dans l'armée ou la magistrature. La fille cadette du marquis de Bonnelles, Élisabeth-Anne-Antoinette, épousa, le 2 décembre 1707, Frédéric-Guillaume de La Trémoille, prince de Talmont, lieutenant général des armées du roi, gouverneur de Sarrelouis; l'aînée, Anne-Marie-Marguerite, fut mariée le 13 mars 1706 à Jean-Charles de Crussol, duc d'Uzès, premier pair de France, chevalier des ordres du roi, prince de Soyon, comte de Crussol, seigneur et baron de Florensac, Vias, Aymargues, Bellegarde, Remoulins, Sernhac, Saint-Geniez, Puycornet, seigneur d'Acier, Capdenac, Pont-Saint-Maixence, Brenouille, Le Mesnil, seigneur incommutable du domaine que le roi avait dans la ville d'Uzès, haute et basse viguerie d'Uzès, Saint-Jean de Marvejols et pays d'Uzège, gouverneur et lieutenant général de Saintonge et Angoumois. Il

1. Pendant l'exil du parlement à Pontoise, Jean de Meslay donna, le dernier jour, au premier président, un dîner qui coûta sept mille livres. (Barbier.)

était fils d'Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, premier pair de France, marquis de Rambouillet, baron de Lévis, et de Marie-Julie de Sainte-Maure, fille du duc de Montausier, gouverneur du Dauphin. C'était pour la duchesse de Montausier, Julie-Lucie d'Angennes, marquise de Rambouillet et de Pisany, première dame d'honneur de Marie-Thérèse d'Autriche, qu'avait été composée et dessinée la célèbre guirlande de Julie, chef-d'œuvre raffiné de la galanterie de ce siècle, qui appartient encore aujourd'hui aux descendants de la spirituelle personne qui l'avait inspiré¹.

Gabriel-Gérôme de Bullion, fils de Charles-Denys et appelé le comte d'Esclimont, ne vint pendant sa vie qu'une seule fois à Wideville. Il habita quelques jours le petit pavillon de l'Ermitage et abandonna tous les soins d'entretien à un régisseur chargé du château et de la terre; aussi nul souvenir de ce personnage n'est resté dans le pays. Il occupa beaucoup la cour et la ville par ses divers changements de profession. Chevalier de Malte depuis son enfance, il quitta la croix, devint colonel du régiment de Provence, et prit ensuite la charge de prévôt de Paris, qu'il exerça de 1723 à 1755; son esprit était original et méticuleux.

« Ce qui est de plus plaisant, dit Barbier à son sujet, « c'est qu'il ne se contente pas d'être bailli d'épée, il « veut aussi se mêler de la justice. Samedi 30 janvier « 1723, il a été reçu prévôt de Paris au parlement, et

1. La guirlande de Julie a été exécutée deux fois. L'original est au duc d'Uzès, la copie appartient à la famille de Sainte-Maure.

« M. le président de Lamoignon, avec 4 conseillers de
« grand'chambre, sont venus s'installer au Chatelet. A
« l'égard de la cérémonie, le président à mortier, les
« 4 conseillers et le prévôt de Paris sont venus du
« Palais à pied au Chatelet; Mons. le chevalier du
« Guet (chef de cette compagnie, connue sous le nom
« de Guet-Royal) marchoit à la tête de sa troupe, le
« lieutenant de robe courte à la tête de sa compagnie,
« son suisse, 12 laquais de livrée et 12 hoquetons; et
« la marche étoit fermée par M. Le Brun, prévôt de
« l'Ile, à cheval, à la tête de la maréchaussée, comme
« tous ces gens-là dépendant du prévôt de Paris. Un
« lieutenant particulier et 4 doyens des conseillers
« sont venus les recevoir au bas de l'escalier. Au siège
« le président est dans le fauteuil; à sa droite, 2 con-
« seillers de grand'chambre; après, le prévôt de Paris,
« le lieutenant civil, un lieutenant particulier, et quel-
« ques conseillers du Chatelet. C'est ainsi que cela
« étoit.

« Il y avoit nombre de personnes de distinction à
« sa réception. Il y avoit ce jour-là chez lui à dîner
« cent couverts. Le premier président et presque toute
« la grand'chambre, tous les premiers magistrats et
« gens du roi du Chatelet et les 4 conseillers doyens¹. »

Son frère, Auguste-Léon de Bullion, porta le titre de marquis de Bonnelles, fut chevalier de Malte et lieutenant général du roi en Guyenne. Vers 1750, pendant un séjour qu'il fit à Wideville, il mit en ordre les

1. *Journal* de Barbier.

affaires du comte d'Esclimont, assez dérangées par suite d'un laisser-aller fort de mode à cette époque; quand, vers 1755, il succéda à son frère, sa fortune territoriale comprenait le marquisat de Galardon, la baronnie d'Augainville, les seigneuries de Saint-Aubin, Chiffreville, La Crompte, Prestreville, Poix, La Suhardière, Bullion, Les Carneaux, Les Bordes, Saint-Symphorien, Bleury, Prunay-sous-Ably, Escroue, Leringnolles, Bailleau, Talvoisin, Serqueuse, Hautemaison, et enfin Wideville, dont dépendaient Davron, Crespières, Mareil, Montainville, Saint-Sylvestre-la-Gastine, les Alluets, avec quantité de fiefs de moindre importance.

A sa mort, sa sœur aînée, la duchesse d'Uzès reçut dans le partage de cette immense succession, outre le marquisat de Bonnelles avec ses dépendances, qui appartenait à son fils, la seigneurie de Wideville qu'elle habita souvent et où elle fit faire de grands travaux en respectant avec soin le style primitif de l'édifice élevé par son bisaïeul. L'intérieur de l'ermitage fut remanié et décoré dans le goût du grand siècle. La longue galerie, promenoir inutile, conduisant à la chapelle et ornée de niches et de statues, devint une orangerie; la bibliothèque, qui occupait tout le premier étage, fut divisée en petites chambres, annexe indispensable du château, « car le manque de logements obligea souvent les invités à coucher dans leurs carrosses¹. » Enfin des cloisons rendirent plus indépendants des appartements qui n'étaient composés

1. *Mémoires.*

sous Louis XIII que de vastes salles, aussi mal meublées que peu confortables, « où on mettait autant de lits qu'il en pouvait contenir. »

La haute position et la grande fortune du duc, la grâce et l'affabilité de la duchesse d'Uzès, firent de Wideville pendant leur vie un séjour fréquenté par la bonne société du temps. La présence des trois nièces de madame d'Uzès, filles de son frère, Jacques de Bullion, marquis de Fervacques, mettait un élément de jeunesse et de gaieté dans l'existence un peu sérieuse qu'on menait dans la maison du premier pair de France. Mariées aux ducs de Laval, de Beauvillers et de Montmorency-Luxembourg, elles arrivaient toujours escortées d'une suite nombreuse et choisie. La proximité de Versailles, qui avait détrôné Saint-Germain de son titre de ville souveraine, rendait pour cette famille, comme jadis pour le surintendant, l'habitation de Wideville agréable, commode et compatible avec les grandes charges de la cour. Bien souvent les échos des chasses de Marly égayèrent le parc, devenu, par suite d'acquisitions et d'embellissements, un des plus vastes et des plus curieux de la contrée.

Veuf en premières noces d'Anne de Grimaldi, fille de Louis, prince de Monaco, ayant perdu les enfants qu'il avait eus d'elle, obligé plus tard de quitter le service militaire par suite d'une chute de cheval faite pendant la campagne d'Allemagne où il commandait le régiment de Crussol, le duc d'Uzès regretta toujours la vie active des camps que ne pouvait lui faire oublier le gouvernement de sa province. Voulant créer pour l'aîné de ses fils une indépendance plus

complète dans le duché dont il portait le nom et qui était l'ancien patrimoine de sa famille, il échangea avec le roi la baronnie de Lévis et les bois de Crussol, situés entre Trappes et le parc de Versailles, contre tout le domaine possédé par la couronne dans la ville et le diocèse d'Uzès. Ce fut lui que les princes du sang désignèrent en 1715 pour porter les honneurs à la pompe funèbre de Louis XIV. La duchesse d'Uzès mourut en 1760 et la terre de Wideville appartint alors à sa fille, Anne-Julie-Françoise de Crussol, née en 1713, devenue une des plus belles et des plus intelligentes personnes de son siècle. Un tableau, placé sur la cheminée du grand salon de Wideville, représente, entourés de chiens et de cerfs, deux enfants dont les figures rieuses contrastent avec le costume de moine dont ils sont revêtus. L'un a nom Louis-François, duc de La Vallière, mort à vingt et un ans, colonel du régiment de Vivarais; l'autre s'appelle Louis-César, duc de Vaujours¹, plus tard duc de La Vallière, gouverneur du Bourbonnais, brigadier d'infanterie, grand fauconnier de France, chevalier des ordres du roi, connu dans les lettres comme le bibliophile le plus distingué de l'Europe. Petit-neveu² de cette carmélite si

1. Louis XIV avait donné en 1667 à Louise de La Vallière le titre de duchesse de Vaujours, avec la terre de ce nom, située près de Sevran-Livry, à quelques lieues de Paris.

2. La duchesse de La Vallière avait un frère, Jean-François de La Baume-le-Blanc, gouverneur et grand sénéchal du Bourbonnais, maréchal des camps et armées du roi, capitaine commandant les cheveau-légers de M^{re} le Dauphin, qui épousa Gabrielle de la Cotardaye, dame du palais de la reine Marie-Thérèse. Ce frère de l'illustre carmélite mourut en 1696, laissant trois enfants :

1^{er} Maximilien-Henri de la Baume, chevalier de La Vallière, sous-

célèbre sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde, et dont la pénitence a presque fait oublier les faiblesses, Louis-César de la Baume-le-Blanc épousa, en 1732, Julie de Crussol d'Uzès. Tous deux étaient jeunes, riches, pleins d'esprit et de talents, aussi leur hôtel devint bientôt le centre du monde intelligent de Paris, à cette brillante époque où la France imposait aux autres nations ses idées, ses modes et sa littérature. Tous les souverains de l'Europe passèrent dans leur salon¹ avec ce que les lettres et les arts avaient de plus distingué. Joseph II, Gustave III, Christian VII, Paul I^{er} de Russie, Georges IV, la cour et toute la noblesse française vinrent rendre hommage à la duchesse de La Vallière dont la beauté brava les

lieutenant des gendarmes bourguignons, dont la fille unique épousa, en 1726, Jean-Louis de Pontdevez, comte de Tournon, lieutenant des galères du roi;

2^e Louise-Gabrielle, mariée, en 1681, à César-Auguste de Choiseul, comte du Plessis-Praslin, duc de Choiseul, pair de France, morte en 1698 à l'âge de trente-trois ans, laissant quatre enfants qui n'eurent pas de postérité;

3^e Charles-François de la Baume-le-Blanc, marquis, puis duc de La Vallière, fut lieutenant général en 1709. Il avait épousé, en 1698, Marie-Thérèse de Noailles, fille du maréchal de Noailles, et dame du palais de la Dauphine. A l'occasion de ce mariage, sa cousine germaine, mademoiselle de Blois, princesse de Conti, n'ayant pas d'enfants, le fit son héritier, lui donna les terres de Vaujours, de Pagny, et tous les biens de la duché-pairie. Cette duchesse de La Vallière mourut dans sa centième année, en 1784, bien après son mari. Ils eurent pour enfants Louis-François, qui mourut jeune, et Louis-César, qui épousa mademoiselle de Crussol.

1. Madame de La Vallière avait reçu du prince de Galles son portrait sur ivoire, monté en or, avec cette inscription : « Donné par S. A. R. le prince de Galles à madame la duchesse de La Vallière. Peint par Richard Cosway R. A., premier peintre de Son Altesse Royale, 1786. » Cette miniature appartient à E. O. E. de Crussol d'Uzès, comtesse de Galard.

années et pour qui madame d'Houdetot fit le quatrain suivant placé sous son portrait :

La nature prudente et sage
Force le temps à respecter
Les charmes de ce beau visage
Qu'elle n'aurait pu répéter.

Dans ses *Mémoires*, la baronne d'Oberkirch, qui fut présentée par elle à Versailles, assure que madame de La Vallière méritait cette flatterie qui n'en était pas une. Vive et gaie, son amabilité était tempérée par une certaine grandeur qui la faisait reine au milieu du cercle choisi qu'elle présidait avec aisance et dignité. Là se disaient en premier toutes les nouvelles du jour, politiques ou mondaines, le livre dernièrement paru, la découverte la plus récente, et même l'historiette du moment, car il n'y avait rien de compassé dans cette gravité de la bonne compagnie où on savait rire sans croire déroger.

« Un soir, je trouvai la duchesse de La Vallière très-occupée d'un perroquet que lui avait légué une de ses amies et qui refusait obstinément de manger. Il se contentait de débiter les injures les plus inouïes, ce qui n'est guère séant pour un perroquet de duchesse. Je n'ai jamais vu bête plus mal élevée et cela dans toutes les langues. Il était impossible de n'en pas rire, quelque grand air que l'on voulût prendre. Madame de La Vallière ne parlait rien moins que de l'envoyer au corps-de-garde, chez les Suisses, « où, disait-elle, il « trouverait des élèves dignes de lui.

« — Mais, madame, l'amie qui vous l'a légué n'était cependant pas un pandour?

« — Non, madame, c'était la femme la plus délicate
« du monde ; toutefois sa maison était un peu cava-
« lière ; elle protégeait la maison militaire du roi. »

« L'explication nous parut concluante et justifiait
le nouveau Vert-Vert. Madame de La Vallière a été
admirablement belle ; bien qu'elle ne soit plus jeune,
elle est encore superbe. Elle était mademoiselle de
Crussol. Elle avait le plus grand air possible et rece-
vait naturellement comme la plus haute dame qui
reçoit la plus haute compagnie¹. »

Les vers suivants lui furent adressés par Voltaire :

• Être femme sans jalousie,
Et belle sans coquetterie,
Bien juger sans beaucoup savoir,
Et bien parler sans le vouloir,
N'être haute ni familière,
N'avoir point d'inégalité,
C'est le portrait de La Vallière,
Il n'est ni fini ni flatté. »

On conserve à Bonnelles un petit tableau sur vélin,
dédié à la Bienfaisance, rappelant le souvenir d'une
des nombreuses charités qu'elle aimait à accomplir. Le
duc d'Uzès, son neveu, venant d'échapper à une grave
maladie, elle fut elle-même, à cette occasion, délivrer
les prisonniers pour dettes, et la reconnaissance lui
adressa cette peinture naïve qui la représente dans
l'exercice de cet acte de bonté. Debout, à la porte
d'une prison, près de son carrosse doré, entourée
d'une foule de pauvres, la duchesse de La Vallière,

1. *Mémoires de la baronne d'Oberkirch.*

poudrée et en grand habit couleur safran, distribue ses aumônes aux malheureux qui la bénissent. Derrière le dessin, se lisent ces vers plus touchants par le sentiment qui les a inspirés que par leur mérite poétique :

« De l'aimable vertu qui préside aux bienfaits
 Dans ce tableau veux-tu nous crayonner les traits ?
 Prends tes pinceaux, travaille à ta manière,
 Chacun en les voyant, nommera La Vallière. »

Faisant un noble usage de sa fortune, le duc de La Vallière avait formé une splendide bibliothèque, « la plus précieuse qu'un particulier eût jamais réunie¹. » La science, le goût et l'intelligence qui présidèrent à cette magnifique collection, lui donnèrent une grande célébrité. Une partie de ces ouvrages, rassemblés avec tant de soin, forme le fonds principal de la bibliothèque de l'Arsenal; d'autres furent achetés par le comte d'Artois. Plusieurs volumes représentent aujourd'hui, à Wideville, les restes des trésors bibliographiques que le duc de La Vallière y avait entassés.

Généreux, aimant le faste, les arts et les plaisirs, portant noblement un nom historique, marié à la fille du premier pair du royaume, allié aux Conti, aux Choiseul, aux Noailles, le duc de La Vallière avait eu toute sa vie autour de lui une sorte de cour; ses brillantes réceptions à Paris, ses fêtes dans le château de Montrouge où il avait réuni une galerie de tableaux précieux, le luxe de sa maison et de ses équipages en faisaient alors le plus grand seigneur de France. Mais

1. L'abbé Duclos, *Madame de La Vallière*.

il n'employait son influence auprès du roi et des ministres que pour rendre service et encourager les lettres dont il s'était déclaré le protecteur. Sa mort, en 1782, fut un deuil général. La duchesse de La Vallière, malgré son veuvage, continua la grande existence à laquelle elle était accoutumée, et elle resta pour la société française, jusqu'à la Révolution, l'arbitre du goût et de l'élégance.

Sa fille unique, Adrienne-Émilie-Félicité, en qui s'éteignit le nom de La Vallière, avait épousé en 1756, Louis Gaucher, duc de Chastillon, baron d'Argenton, comte de Sanzay, pair de France, dernier représentant de cette illustre maison de Chastillon-sur-Marne, dont le nom depuis les croisades se trouve à chaque page de de l'histoire de France, souvent côte à côte avec une autre famille ducale de Châtillon, sans nul lien de parenté ni d'origine, et qui descendait des Coligny. Citée, par Courcelles, comme « le plus grand et le plus noble lignage entre les plus grands seigneurs de l'Europe », cette grande race, remontant au ix^e siècle, eut l'honneur de contracter quatorze alliances avec la maison royale¹. Les d'Albret, Lorraine, d'Auvergne, Coucy, Flandres, Gueldre, Ligne, Luxembourg, Montmorency, Saint-Pol, Sancerre, Vivonne, Vendôme, d'Anglure, Joinville, Dammartin, étaient ses parents ou ses alliés. Elle avait donné, en 1171, deux reines à la Hongrie et à la Sicile²; ses services dans la carrière des armes

1. C'est de Jeanne de Chastillon, dame de Carency, femme, en 1465, de Jacques I^{er} de Bourbon, comte de La Marche, que sont descendues toutes les branches actuelles de la maison de Bourbon.

2. Agnès et Marie de Chastillon.

avaient été récompensés par les comtés de Soissons, de Porcien et de Périgord. De riches mariages lui avaient apporté les principautés de Dunois, de Saint-Paul, de Blois et de Penthievre; enfin la vicomté de Limoges et le duché de Bretagne firent longtemps partie de ses apanages. Aucune sorte de gloire n'avait manqué à la maison de Chastillon, qui avait vu pendant des siècles d'illustres personnages augmenter son « brillant renom ». Un connétable, deux amiraux, un grand chancelier, deux grands maîtres de France, un grand maître des arbalétriers, plusieurs ambassadeurs, quantité de prélats remarquables par leurs vertus ou leur savoir, et même un prince, saint Charles de Chastillon, comte de Blois, duc de Bretagne, dont l'Église a honoré la mémoire, portèrent très-haut la réputation de cette famille. Un de ses membres, Eudes de Chastillon, occupa le trône pontifical sous le nom d'Urbain II. Le dernier héritier de tant de titres et de grandeurs, Louis Gaucher, né le 27 juillet 1737, avait été tenu sur les fonts de baptême dans la chapelle du château de Versailles, par le Dauphin, fils de Louis XV, et par madame Louise-Élisabeth de France, depuis infante d'Espagne. Il fut pourvu, en 1754, de la lieutenance générale de la haute et basse Bretagne, devint grand-bailli d'épée de la préfecture provinciale de Haguenau, colonel dans les grenadiers de France, mestre-de-camp à la suite du régiment de Henrichemont, puis commandant de Royal-Roussillon, et enfin pourvu de la charge de grand fauconnier du royaume, en survivance du duc de La Vallière son beau-père. Tout semblait sourire au jeune couple qui réunissait naissance, fortune, haute

position et grande influence; un coup de foudre vint briser ce bonheur; victime de son dévouement, le duc de Chastillon, à vingt-cinq ans, mourut, en quelques heures, de la petite vérole qu'il avait prise en soignant les soldats malades de son régiment. N'ayant qu'une sœur, devenue duchesse de Béthune, il avait perdu deux fils au berceau, et laissait deux filles pour continuer son nom. Madame de Chastillon, restée veuve à vingt-deux ans, voulut leur consacrer sa vie. Elle se retira auprès de sa mère, la duchesse de La Vallière, et Wideville devint pendant quelques années leur séjour de prédilection.

Pour obéir au goût du temps, le dessin un peu monotone du parc fut alors modifié; les étroits sentiers des jardins mis à la mode par l'Angleterre remplacèrent une partie des larges allées à la française, et quelques pelouses rustiques entourèrent le château, au lieu des anciens carrés de fleurs, réguliers, symétriques et bordés de buis. La source des Deux-Amis, l'étang de Bersillière, la fontaine Angélique où se lit encore la date de 1569, furent garnis de rochers couverts de lierre et rendus plus sauvages. On répara les fermes, les bois devinrent mieux aménagés, et les droits féodaux, qui devaient être supprimés quelques années plus tard, furent soigneusement examinés par les hommes d'affaires de la duchesse de La Vallière et soumis à des règles et à des formules invariables. Nous transcrivons ici, comme un modèle du style notarié de cette époque, le début de « l'acte de foy, aveu, hommage et dénombrement de Mormoulin, relevant de Wideville, par le seigneur de Grignon :

« Aujourd'huy 23^{me} jour de juin 1774, à 9 heures
« du matin, est comparu devant nous, François Aubry,
« notaire royal du bailliage de Crespières et de la
« prévôté de Wideville, y résidant, sousigné, maître
« Étienne Niort, notaire, homme d'affaires et régisseur
« de la terre, seigneurie et marquisat de Grignon, y
« demeurant, paroisse de Thiverval, au nom et comme
« fondé de la procuration générale et spéciale de haute
« et puissante dame madame Anne, Marie-Gabriel de
« Novion, épouse non-commune en biens de haut et
« puissant seigneur, messire Alexandre-Guillaume de
« Galard, comte de Brassac et Béarn, baron de La
« Roche-Beaucourt, marquis de Boisse et Cognac,
« seigneur de Roquépine, Bordeschamps, et autres
« lieux, colonel d'infanterie, chevalier de l'ordre royal
« et militaire de Saint-Louis, ladite dame héritière en
« partie de haut et puissant seigneur, feu messire
« André Potier de Novion, conseiller du roy, président
« à mortier au parlement de Paris, marquis de Grignon,
« seigneur de Thiverval, Saint-Germain de la Grange,
« Morainville, Mormoulin et autres lieux, son père;
« ladite procuration passée devant M^{re} Delaleu et
« Lagrave, notaires à Paris, le 9 aoust 1771, lequel
« dict M^{re} Niort s'est rendu au devant de la principale
« porte entrée du château seigneurial de Wideville,
« appartenant à très-haute et très-puissante dame
« madame Anne-Julie-Françoise de Crussol d'Uzès,
« duchesse de La Vallière, épouse de très-haut et très-
« puissant seigneur monseigneur Louis-César de La
« Baume Le Blanc de La Vallière, pair et grand fau-
« connier de France, chevalier des ordres du roy,

« brigadier des armées de Sa Majesté, et son capitaine
« et bailly de ses chasses de la capitainerie royale de
« la Varenne du Louvre, où étant, après avoir frappé
« trois fois à ladite porte, est à l'instant survenu
« M^e Sulpice Seguy de la Rossanderie, conseiller du
« roy, bailly de Crespières, prévost dudict Wideville,
« demeurant à Maulle, fondé de pouvoir de madicte
« dame duchesse, ainsy qu'il a dict au present et
« acceptant¹. »

Une grande quantité d'autres actes ainsi rédigés, et d'une écriture large et soignée, témoignent du parfait arrangement que la duchesse de La Vallière introduisit dans la gestion de sa fortune. Les livres terriers de ses domaines, la liste de ses tenanciers avec leurs charges et redevances, les entrées et sorties des rentes qui lui étaient dues, font foi d'un ordre bien rare dans ce temps où les grands seigneurs abandonnaient le plus souvent à des intendants négligents ou peu fidèles le soin d'administrer leurs terres.

Tout le pays éprouvait les heureux effets de la présence à Wideville des deux nobles et généreuses châtelaines dont les bienfaits s'étendaient sur les villages environnants. Grâce aux exemples et aux sollicitations de la duchesse de La Vallière, les églises du voisinage reçurent de la cour des dons assez considérables. Celle de Crespières, entre autres, conserve précieusement un cadeau offert par Marie Lecksinska avec l'acte de quittance en bonne forme ainsi libellé :

1. *Archives de Wideville.*

« L'an 1730, le 3 de juin, Marie, princesse de Pologne, reine de France, a fait don à l'église de Saint-Martin de Crespières, d'un dais de tapisserie à petit point, doublé avec son fonds d'un damas à parterres, le tout bien conditionné, avec les pommes, le chassis, et les boutons jusqu'à la caisse pour le serrer. Lequel dais a été remis à M. le curé de Crespières pour servir à ladite Église aux grandes solennités, aux processions du très-saint Sacrement; en foy de quoy je lui ait donné, moy curé Destroyers le même jour, acte de quittance de réception à M. Bienvenu, tapissier de Sa Majesté notre reine. »

« DESTROYERS, *curé de Crespières*¹. »

En 1777, une fête qui dura plusieurs jours, vint égayer la vieille demeure de Claude de Bullion. Le parc fut ouvert à tout le voisinage; le mail, jadis rendez-vous des joueurs de boules sous Louis XIII, fut illuminé, et des tables, servies à profusion, furent dressées sous les tilleuls du boulingrin. Amable-Émilie de Chastillon venait d'être mariée à son cousin François-Emmanuel, duc de Crussol, chevalier des ordres du roi, lieutenant général de ses armées, fils unique de François-Emmanuel, duc d'Uzès, premier pair de France, gouverneur de Saintonge et Angoumois, et de Marie-Julie-Victoire de Pardaillan-Gondrin-d'Antin. Madame de La Vallière, née d'Uzès, et la duchesse de Chastillon virent avec bonheur une alliance qui devait resserrer des liens de parenté

1. *Archives de Crespières.*

et qui n'introduisait pas d'étranger dans leur intimité.

Mais les événements politiques se succédaient avec rapidité et des jours sombres s'annonçaient pour la France. Redoutant avec raison un avenir menaçant, et fidèle aux idées qui l'avaient déterminée à chercher dans sa famille un mari pour sa fille aînée, madame de Chastillon se hâta de donner à sa seconde fille Louise-Emmanuelle, connue jusqu'à son mariage sous le nom de mademoiselle d'Argenton, un protecteur qui était déjà son parent. Son choix s'arrêta sur Charles Bretagne, Marie-Joseph, duc de la Trémoille, prince de Tarente, pair de France, chevalier des ordres du roi, lieutenant général de ses armées, grand-croix des ordres militaires de Bade. Sa mère, la duchesse de Thouars, était une Salm-Kirgbourg. En devenant princesse de Tarente (c'est le nom que porta toute sa vie mademoiselle de Chastillon), elle s'alliait à un descendant d'Élisabeth de Bullion, mariée, en 1707, à Frédéric-Guillaume, prince de la Trémoille et qui était sœur de la duchesse d'Uzès sa bisaïeule.

Bientôt ces fêtes de famille durent cesser; la révolution, commençant son œuvre de terreur, dispersait la noblesse française et ébranlait les fortunes les mieux assises. Madame de La Vallière passa à Wideville la première année des troubles, protégée par les nombreux bienfaits qu'elle répandait autour d'elle; mais des avis prudents venus de l'ambassade de Russie, et les conseils de dom Mallitourne, prieur de Sainte-Madeleine de Davron¹, l'obligèrent à se retirer à Paris, où elle

1. Dom Robert-Antoine Mallitourne, religieux bénédictin de la con-

espérait être moins en vue et plus en sûreté. Réfugiée dans l'immense hôtel de Chastillon, qu'occupe aujourd'hui, rue du Bac, le couvent des Sœurs de la Charité, elle vit souvent les perquisitions révolutionnaires troubler sa retraite. Grâce à son grand âge et à ses infirmités, elle put éviter les horreurs de la prison et elle obtint comme faveur d'être gardée à vue dans sa propre demeure. La ruine ou la mort de tous ceux qu'elle aimait, l'émigration d'une société qui l'avait si longtemps entourée d'affection et de respect, les tranes et les soucis d'une existence continuellement menacée, ne purent abattre son courage. Oubliant ses quatre-vingts ans, elle déguisait de ses mains et faisait passer en Angleterre sa petite-fille, la duchesse de Crussol; elle empêchait, par ses démarches et celles d'amis dévoués, la confiscation des domaines des La Vallière et des Chastillon, et elle trouvait moyen de faire surveiller, à Wideville et dans ses autres terres, ses intérêts avec ceux de sa fille. Celle-ci fut quelque temps enfermée dans une prison de Paris. Sa grande pitié la consolait dans cette dure épreuve, et elle put puiser dans ses sentiments religieux la force nécessaire pour supporter ses malheurs. Il régnait alors un si grand désordre dans les listes de proscription, que souvent des prisonniers étaient conduits à la mort au lieu de leurs compagnons d'infortune. Un jour madame de Chastillon s'était levée, croyant entendre appeler son nom. « Pas encore, citoyenne, lui dit le bourreau, ton tour

grégation de Saint-Maur, était à cette époque prieur de Sainte-Marie-Madeleine de Davron, où le souvenir de ses vertus s'est longtemps conservé.

ne viendra que demain. » — « J'espère, répondit-elle avec calme, que Dieu me fera la grâce d'être prête demain comme aujourd'hui ¹. »

La princesse de Tarente, dame d'honneur de Marie-Antoinette, n'avait point voulu émigrer, pour ne pas abandonner la reine. Elle se tenait à côté d'elle, avec mesdames de Lamballe, de Mackau, de Laroche-Aymon, de Bouzy, de Villefort et de Tourzel, le jour où un peuple égaré vint outrager aux Tuileries les descendants de saint Louis, d'Henry IV et de Louis XIV. « Femmes de cour, que les dangers et les revers de leurs maîtres élevèrent tout à coup dans ce moment jusqu'au complet oubli d'elles-mêmes, cet héroïsme naturel aux femmes ². »

Quelques jours après, ce n'était plus l'abaissement, mais la vie de la famille royale, que demandaient les Marseillais, ivres du sang des Suisses massacrés dans les escaliers du Palais. « Des bandes armées d'hommes des faubourgs, la pique ou le couteau à la main, se répandaient dans tous les corridors obscurs de cet immense labyrinthe, dans tous les étages du Château, enfonçant les portes, brisant les meubles, sondant les planchers, jetant les objets d'art et de luxe par les fenêtres, brisant pour briser, et mutilant par haine. Le peuple impitoyable, monté à l'assaut des appartements, sur les cadavres des fidèles défenseurs du roi, assouvissait partout sa vengeance. Gentilshommes, pages,

1. Oraison funèbre d'A. E. F. de La Vallière, duchesse de Chastillon, prononcée dans l'église de Crespières, le 23 mai 1812, par le curé dudit lieu.

2. Lamartine, *Girondins*.

prêtres, bibliothécaires, valets de chambre, huissiers, tous ceux qu'il rencontrait dans l'intérieur étaient à ses yeux les complices de la royauté; le sang ruisselait partout, on ne marchait que sur des cadavres. MM. de Castelberg, de Salis, de Castéjà, d'Hervilly, de Clermont-d'Amboise, de Villers, de Saint-Venant, avaient été massacrés en cherchant à défendre l'entrée des appartements de la reine. Là s'étaient rassemblées, dès le commencement du combat, les dames d'honneur des princesses, les femmes de service, mesdames de Larochette-Aymon et de Ginestous, la princesse de Tarente, la jeune Pauline de Tourzel (qui devint plus tard comtesse de Galard-Béarn), fille de la marquise de Tourzel, gouvernante des enfants de France. Les décharges d'artillerie, la mitraille des canons du Carrousel rejailissant sur les murs, l'invasion du peuple, la sortie des Suisses, les cris, le silence, la fuite des victimes poursuivies au-dessus de leurs têtes, dans la galerie des Carraches, la chute des corps jetés par les balcons dans la cour, les rugissements de la foule sous leurs fenêtres, avaient suspendu en elles la respiration et la vie. Elles mouraient de mille coups depuis trois heures. Deux huissiers de la chambre du roi, MM. Salles et Marchais, qui pouvaient s'évader en livrant la porte, meurent pour obéir à leur serment. Ils enfoncent leur chapeau sur leur tête et mettent l'épée à la main. « C'est ici notre poste, dirent-ils aux Marseillais, nous voulons tomber sur le seuil que nous avons juré de défendre. » L'huissier de la chambre de la reine, nommé Diet, reste seul, factionnaire généreux, à l'entrée de l'appartement où les femmes sont réfugiées et

meurt en les défendant. Son cadavre, couché en travers de la porte, sert encore de rempart. La princesse de Tarente, qui entend tomber ce dernier et fidèle gardien, va elle-même ouvrir la porte aux Marseillais. Leur chef, frappé de l'assurance et de la dignité de cette femme devant la mort, contient un moment sa troupe. La princesse, tenant par la main la jeune et belle Pauline de Tourzel, que sa mère lui a confiée : « Frappez-moi, dit-elle aux Marseillais, mais sauvez l'honneur et la vie de cette jeune fille. C'est un dépôt que j'ai juré de rendre à sa mère. Rendez-lui sa fille, et prenez mon sang. » Les Marseillais attendris respectent et sauvent ces femmes. On les aide à franchir les cadavres qui jonchent les antichambres et les corridors. Le sang inondait les pavés et teignait de rouge les pieds et les robes traînantes de ces fugitives. On les confia à des hommes du peuple qui les conduisirent furtivement le long de la rivière au-dessous du quai, jusqu'au pont Louis XVI et les remirent en sûreté à l'hôtel de Chastillon. Les duchesses de Luynes et de Maillé avaient pu, à la faveur d'un déguisement, se sauver des Tuileries et rentrer chez elles ¹. »

Mais la duchesse de La Vallière n'eut pas longtemps le bonheur d'avoir auprès d'elle sa petite-fille, dont les sentiments à l'égard de la reine étaient trop hautement avoués pour rester impunis. Un ordre d'arrestation fit conduire la princesse de Tarente à la Force, où elle trouva de nombreux compagnons d'infortune qu'elle avait connus en des temps plus pros-

1. Lamartine, *les Girondins*.

pères. Un jour un serviteur dévoué vint, en toute hâte, annoncer qu'on massacrait à la Force tous les prisonniers. Faisant aussitôt transformer en garde national celui qui lui apportait cette terrible nouvelle, bourrant d'or ses poches et sa giberne, l'ornant même de la carmagnole révolutionnaire, madame de La Vallière l'envoya se mêler aux assassins de la prison. Grâce à sa fermeté, à son intelligence et surtout aux sommes qu'il distribua aux bourreaux, ce domestique fidèle parvint à sauver madame de Tarente. Son courage, sa dignité, la noblesse de ses réponses, imposèrent tellement à ces furieux, qu'ils allèrent requérir une voiture, y firent monter la princesse seule et l'escortèrent jusque chez elle, en se tenant respectueusement sur le siège. Les angoisses de cette journée, l'arrivée de ces hommes à figures hideuses, leurs bras nus, leurs armes couvertes de sang, la réunion touchante de l'aïeule et de la petite-fille, qui ne comptaient plus se revoir en ce monde, étaient restés longtemps un souvenir vivace dans l'esprit des habitants de l'hôtel de Chastillon, et, cinquante ans après, un témoin oculaire de ces tristes scènes, ancien serviteur de la famille, ne pouvait les raconter sans émotion. Madame de Tarente put enfin émigrer, d'abord en Angleterre puis en Russie, où le nom de sa grand'mère, qui avait si souvent reçu le comte du Nord chez elle, à Paris, la fit accueillir avec bonheur, tandis que son mari prenait du service dans les armées du roi de Naples.

Voici la lettre qu'écrivit l'impératrice à la princesse de Tarente, pour l'engager à quitter Londres pour se rendre à Saint-Pétersbourg :

« Votre bonheur, ma chère princesse, fait l'objet
« nos sollicitudes; aussi suis-je chargée par l'empereur
« de vous offrir un asile et un petit établissement dans
« l'une des provinces de son empire, où vous et votre
« famille trouverez la paix et la tranquillité dont vous
« avez été si longtemps privée¹. »

Quelques mois auparavant, sa sœur Émilie était parvenue à sortir de France avec quelques amis.

« Nous partîmes de Paris le 4 may 1791, écrivait-
« elle à une de ses parentes; nous étions trois voitures;
« dans une mes parents, dans l'autre le comte et la
« comtesse d'Ecquevilly avec le comte et la comtesse
« d'Esterno; dans la troisième la comtesse d'Haute-
« feuille, le comte de Clermont-Tonnerre, mon mari et
« moi. Les gens suivaient dans des fourgons ouverts.
« En plusieurs endroits, on nous dit plusieurs fois :
« Allez à Coblenz! » A Douvres, nous trouvâmes
« beaucoup de poissardes qui nous dirent mille injures,
« exaltant la nation et voulant pulvériser nous autres
« aristocrates. »

Réfugiée d'abord à Bruxelles, ensuite à La Haye et enfin en Angleterre, elle s'était séparée de la suite nombreuse qui l'avait accompagnée à son départ de France. Il fallut bientôt vendre les parures qu'elle avait emportées malgré l'opposition de son beau-père, le duc d'Uzès,

1. Archives du duc de La Trémoille.

qui trouvait la précaution inutile. Grâce à cette dernière ressource, elle vécut péniblement à Londres et put consoler les derniers moments de sa belle-mère, devenue aveugle, Marie-Julie-Victoire de Pardaillan-Gondrin d'Antin, duchesse d'Uzès. L'hospitalité de lord d'Harcourt, plein d'égard pour ces grandes infortunes, et deux pensions offertes, l'une par la cour d'Angleterre, l'autre par l'impératrice de Russie, contribuèrent à sauver ses derniers jours des humiliations de la détresse. Moins heureuse, sa cousine, Angélique de Bersin, marquise de Crussol-d'Amboise¹, restée à Paris, était trainée devant le tribunal révolutionnaire, et elle eut l'honneur de faire partie de cette « fournée de vingt-trois aristocrates », que Fouquier-Tinville envoya à l'échafaud le même jour que madame Élisabeth, « pour lui faire une cour digne d'elle et qui pût lui rappeler Versailles. » Faible, délicate et timide, la marquise de Crussol était arrivée à soixante-quatre ans sans avoir rien connu des misères et des malheurs, qui jusqu'alors l'avaient toujours épargnée. « L'idée d'un péril, même imaginaire, la remplissait d'épouvante; une araignée l'effrayait, et elle faisait habituellement coucher deux de ses femmes dans sa chambre. Mais l'exemple de madame Élisabeth la transforme tout à coup; elle est calme au tribunal, dans la prison et devant la mort. Assise sur la même charrette que la

1. Claude-Louise-Angélique de Bersin, fille de Jean-Baptiste de Bersin, grand rapporteur et doyen des grands audiciens de la chancellerie de France, fut mariée le 13 mars 1747, à Anne-Emmanuel-François-Georges de Crussol, seigneur de Valan en Auvergne, appelé marquis de Crussol d'Amboise, né le 30 mai 1726.

princesse, avec la marquise de Sénozan¹, elle s'entre-tient avec elles, la tête haute et le regard assuré, pendant le trajet de la Conciergerie à la place Louis XVI. Arrivées au terme de cette voie douloureuse, les victimes trouvèrent au pied de l'échafaud une banquette sur laquelle on les fit asseoir, crainte de défaillance, devant l'instrument du supplice. Précaution inutile ; encouragé par la présence et le regard de la sœur du roi, chaque condamné s'est promis de se lever bravement à l'appel de son nom et d'accomplir sa tâche avec fermeté. Le premier nom prononcé par l'exécuteur est celui de la marquise de Crussol. Elle se lève aussitôt, va s'incliner devant madame Élisabeth, et, témoignant hautement le respect et l'amour que la princesse lui inspire, elle lui demande la permission de l'embrasser. « Bien volontiers et de tout mon cœur, » lui dit madame Élisabeth avec cette expression d'affabilité qui lui était si naturelle, et la royale victime, avançant son visage, lui donna le baiser d'adieu, de supplice et de gloire. Toutes les femmes qui suivirent obtinrent le même témoignage d'affection. Les hommes s'honorèrent aussi de leur respect pour la sœur de Louis XVI en allant, chacun à son tour, courber devant elle la tête qui, une minute après, tombait sous le couperet. Elle était réservée à périr la dernière ; les maîtres de la guillotine, ne pouvant la tuer qu'une fois, voulurent du moins qu'elle se sentit mourir autant de fois qu'elle verrait de personnes immolées sous ses yeux. Mais

1. Anne-Nicole de Lamoignon, marquise de Sénozan, âgée de soixante-seize ans

pendant tout le temps que dura le sacrifice, la sainte femme qui semblait y présider ne cessa de dire le *De profundis*; celle qui allait mourir pria pour les morts. Quand le comte de Loménie, vingt-troisième victime, vint s'incliner devant elle aussi profondément et avec autant de calme qu'autrefois dans les salons de Versailles, elle lui dit : « Courage et foi dans la miséricorde de Dieu, » et elle se leva elle-même pour se tenir prête à l'appel du bourreau. »

*Extrait du registre
des dépôts du greffe du tribunal révolutionnaire, du 22 floréal.*

FEMME CRUSSOL D'AMBOISE.

Est comparu le citoyen Richard, lequel a déposé :

Une tabatière d'agate, fond vert, à cercles d'or, octogone.

Une tabatière de cristal avec un cercle et gorge d'or.

Un petit cœur de verre garni en or, dans lequel un petit crucifix.

Un étui à dez en or avec un dez d'or.

Un étui de nacre à gorge d'or dans sa boîte de chagrin.

Un tire bouchons à queue d'or ou de vermeil.

Un chapelet avec médailles d'argent

Un cachet d'argent.

Et 78 livres en écus qu'il a déclaré appartenir à la femme Crussol d'Amboise, condamnée à mort; plus un peignoir, une petite boîte de sapin, une chemise, sept mouchoirs blancs, trois mouchoirs de mousseline, un fichu de linon, une paire de bas de soie blancs, une paire de poches, un sac-ouvrage de toile.

« Le marquis de Crussol d'Amboise¹ fut aussi condamné à mort comme conspirateur par les terroristes et exécuté à Paris le 26 juillet 1794¹. »

1. Le marquis de Crussol d'Amboise avait été capitaine-lieutenant de la compagnie des cheval-légers de Berry, puis brigadier d'infanterie, et enfin colonel-lieutenant du régiment de la reine.

2. *La Vie de Madame Élisabeth*, par A. de Beauchesne.

Madame de La Vallière, voulant conserver ses biens à sa famille, ne quitta point la France et se retira à Wideville, asile sûr où vint la rejoindre sa fille, la duchesse de Chastillon, dès que le 9 thermidor eut ouvert les portes de son cachot. Mais tant de secousses avaient ébranlé la santé de madame de La Vallière. Séparée d'une partie des siens, restée presque seule de sa génération qu'avaient décimée l'exil et l'échafaud, ayant vu insulter et tomber tout ce qu'elle avait été habituée à chérir et à respecter, ne comprenant ni les croyances, ni les coutumes, ni même le langage du monde étrange qui avait remplacé la société polie et élégante dont elle avait été si longtemps la reine, une profonde tristesse envahit son âme. Malgré les soins de sa fille, elle s'éteignit doucement en 1796, après avoir demandé de reposer à Wideville, non dans un caveau, mais extérieurement au pied de l'autel. L'idée d'être ensevelie avait toujours froissé sa délicatesse, et elle avait souvent exprimé l'horreur que lui inspiraient les ténèbres. Sa famille a respecté cette répugnance qui s'étendait au delà du tombeau ; aujourd'hui encore, un sarcophage élevé au-dessus du sol et sur lequel une main filiale a écrit ces mots : « Respect et obéissance, » renferme dans la chapelle de Wideville les restes d'Anne-Julie de Crussol d'Uzès, qui, par son intelligence, son amabilité et son influence sur les esprits de son temps, sut donner une nouvelle illustration au nom de La Vallière.

Grâce à la terreur qu'inspirait dans le pays l'énergie d'un régisseur dévoué à ses maîtres, Wideville traversa intact les mauvais jours de la révolution, si funeste

aux demeures seigneuriales. Seuls les grands fiefs de Maule, Montainville et Mareil avaient été confisqués et vendus pour quelques liasses d'assignats sans valeur. La duchesse de Chastillon demeura dans le château, où elle passa une grande partie de sa vie tout occupée d'œuvres de religion et de charité. D'un caractère moins énergique que celui de sa mère et de ses filles, frappée de bonne heure par le vent de l'adversité, elle vivait beaucoup dans ses souvenirs. Wideville lui rappelait la mémoire de sa mère qui y reposait, celle d'un époux qu'elle y avait vu mourir jeune et qu'elle pleurerait toujours; aussi elle fit d'importantes réparations à la chapelle et au bâtiment principal, mais ne voulut rien changer à l'appartement qu'elle habitait, dont la tenture, splendide tissu de satin de deux nuances avait été le cadeau du duc de Chastillon, lors de la naissance de sa fille aînée. Ayant réuni autour d'elle certains objets chers à son cœur et provenant, soit de sa famille, soit d'augustes victimes, elle attendait à Wideville le retour de ses filles toujours exilées, l'une en Angleterre avec son mari, l'autre en Russie, où l'impératrice l'avait nommée dame à portrait. La situation des émigrés à Saint-Pétersbourg était comparativement heureuse; il est vrai que les gentilshommes qui avaient pris cette route lointaine étaient ceux que la proscription n'avait pas condamnés à un complet dénuement, ou ceux que l'Empereur avait personnellement connus quand, sous le nom de comte du Nord, il visitait la France, encore heureuse et fière du jeune règne de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Les salons russes entendaient chaque jour annoncer les noms dont

avaient retenti Versailles et Trianon : Richelieu, Langeron, Saint-Priest, Choiseul, Broglie, Crussol, Damas, Rastignac, d'Autichamps, Torcy, Lagarde, Blacas, La Maison-Fort, La Ferté, etc. Une des personnes qui devaient être le mieux accueillies dans cette société, alors la plus brillante de l'Europe, fut la princesse de Tarente, que le czar avait souvent vue à Paris chez son père, le duc de Chastillon, et chez sa grand'mère, la duchesse de La Vallière. Paul I^{er} lui écrivit de sa main, avec une amabilité bien rare chez ce prince, les lignes suivantes en réponse à une lettre où l'exilée lui annonçait son intention de se fixer en Russie.

« Madame la princesse de Tarente, j'ai vu avec
 « plaisir dans votre lettre l'expression des sentiments
 « que vous me témoignez. J'ai cru devoir mettre en
 « évidence ceux que je porte à une famille qui a
 « donné à ses souverains tant de preuves de fidélité et
 « de dévouement : aussi peut-elle compter sur l'intérêt
 « qu'elle m'inspire et dont je me plais à vous renou-
 « veler l'assurance, priant Dieu qu'il vous ait, madame
 « la princesse de Tarente, en sa sainte et digne garde.

PAUL. »

Gatchina, ce 22 septembre 1797¹, »

Échappée deux fois à la mort par son courage et son énergie, admirée pour son dévouement à la reine martyre, elle fut, dès son arrivée à Saint-Pétersbourg,

1. Archives de M. le duc d'Uzés.

entourée d'illustres amitiés ; elle retrouvait presque une famille en Russie, où son neveu, fils de la duchesse d'Uzès, sa sœur, connu sous le nom de comte de Crussol, était aide de camp de Paul I^{er}. La haute taille, l'air imposant et toujours grave de la princesse de Tarente, sa foi vive et sincère, s'alliaient bien aux malheurs qui lui faisaient une sorte d'auréole. On voyait que sa pensée était toujours en France, et le souvenir d'une fille qu'elle avait perdue, et dont une pierre commémorative rappelle la mémoire à Wideville¹, n'était pas étranger à la tristesse qui assombrissait son visage. Restée en correspondance intime avec tous les princes de la maison de Bourbon, elle servait d'intermédiaire entre eux et les illustres protecteurs qui lui avaient accordé une royale hospitalité.

« Recevez, chère princesse, lui écrivait, le 20 octobre 1797, l'impératrice Marie de Russie, mes remerciements pour la lettre que vous m'avez fait parvenir de la part de madame la duchesse d'Orléans. La seule consolation que je trouve dans les nouveaux troubles de la France, c'est de voir une dame, distinguée par son mérite autant que par sa naissance, à l'abri des dangers de tout genre auxquels elle était sans cesse exposée au sein de sa malheureuse patrie.

1. Voici l'inscription qui fut gravée sur une plaque de marbre dans le parc de Wideville à l'occasion de la mort de M^{lle} de La Trémoille :

« A Caroline, aimable enfant,
Qui des mains des Grâces pétrie,
Ne se fit chérir qu'un instant,
Et regretter toute la vie. »

« Vous ne rendez pas justice à mes sentiments si
 « vous n'êtes parfaitement convaincue de l'estime et
 « de la bienveillance particulière avec lesquelles je
 « n'ai jamais cessé d'être votre très-affectionnée.

« MARIE.

Gatchina¹. »

« Madame de Tarente n'avait point songé à quitter la terre étrangère tant que la maison de Bourbon avait languï dans l'exil, et la société de Pétersbourg ne cessa jamais de l'entourer de tous les égards de l'affection et du respect. Le comte de Golowine lui avait offert un appartement dans sa maison, et les filles de la comtesse Golowine partageaient leur tendre dévouement entre leur mère et cet hôte illustre. La princesse de Tarente exerçait son empire par l'autorité de la vertu plutôt que par la supériorité de l'esprit. Ses idées politiques n'avaient ni une savante profondeur ni une pénétration puissante, mais elles se confondaient avec de si majestueuses traditions, avec de si pathétiques infortunes, qu'on lui savait gré de son immobile contemplation du passé, et qu'on ne l'approchait jamais sans s'élever au-dessus de soi-même par la vénération et l'attendrissement¹. » La reine de Naples, sœur de Marie-Antoinette, commença avec madame de Tarente une correspondance suivie; sa première lettre, est datée du 19 février 1794 :

1. *Archives de M. le duc d'Uzès.*

2. *Madame Swetchine*, par le comte de Falloux.

« Ma chère princesse, quoique je n'aie point l'honneur de vous connaître, votre attachement à mon infortunée sœur vous rend à mes yeux bien précieuse. Je ne puis me consoler de sa fin tragique et en doute encore. Grand Dieu ! elle qui a été si aimée et qui surtout aimoit si passionnément la France et les François, elle en a été si abominablement traitée ! Mais tirons un voile sur ces horreurs que mon cœur n'oubliera jamais. Les enfants, la vertueuse mademoiselle Élisabeth, c'est ce que je désirois, au prix de mon sang, pouvoir sauver, et toutes mes pensées se réduisent à cella, me paraissant par là de rendre hommage et une preuve de ma tendresse à sa mémoire. Vous recevrez cette lettre par une amie parfaite et bien aimable, et qui vous est attachée au dernier point.

« Adieu, comptez que je chéris tous ceux qui ont aimé mon infortunée sœur et qu'en toutes les occasions je me ferai un plaisir de vous prouver que je suis votre attachée amie.

« CHARLOTTE.

Ce 19 février 1794¹.

Une grande douleur mit le comble à ses souffrances et lui porta un coup dont elle ne put se relever : sa mère, la duchesse de Chastillon, atteinte d'un mal cruel et implacable, venait de mourir résignée et heureuse d'avoir revu madame d'Uzès, sa fille aînée, revenue récemment d'Angleterre. Elle laissait à

1. Archives de M. le duc d'Uzès.

madame de Tarente Wideville et tous ses souvenirs de famille. C'était au moment où quelques émigrés obtenaient à grand'peine la permission de rentrer en France ; mais ne voulant rien demander à un gouvernement qui pour elle n'existait pas, la princesse de Tarente vint en secret prier dans la chapelle de Wideville sur la tombe de sa mère et retourna à Saint-Pétersbourg, où elle resta, absorbée par son incurable douleur. « Mais dès que la nouvelle de la Restauration eut retenti en Russie, la ville en foule et d'un mouvement spontané se précipita chez le comte Golowine pour féliciter madame de Tarente et jouir de sa joie. Cette restauration était le signal de son retour définitif en France. Elle fit aussitôt ses préparatifs de départ, mais avec une certaine lenteur, dernier tribut de reconnaissance envers ses amis. De son côté, l'empereur Alexandre, qui venait de nommer son neveu, le comte de Crussol, colonel et son aide de camp, voulait assurer à l'illustre exilée, à bord d'un vaisseau de guerre, un passage digne d'elle et de lui. Elle croyait toucher au terme de tous les sacrifices et de toutes les douleurs de son âme ; c'était la récompense éternelle qu'elle allait recevoir. Chaque émotion de bonheur que lui faisaient éprouver les nouveaux événements semblait mêler une souffrance physique à sa joie. Je ne sais quelle mélancolie douce se répandait sur tous ses traits ; nous ne l'avions jamais vue heureuse et nous croyions que c'était sa manière de bonheur. Le jour de l'Ascension, (mai 1814) étant à la messe, elle se sentit sérieusement frappée ; un grand froid la saisit et cet accident, le jour et le lieu, lui parurent un avertissement. Avant

de nous quitter pour toujours, il fallut qu'elle nous donnât l'exemple de la seule vertu qu'elle n'avait pas encore été dans le cas de pratiquer. Pendant tout le cours de sa maladie, elle n'a pas eu une seule distraction de bonté. Elle se soumettait aux prescriptions les plus pénibles avec cette simplicité qui n'est jamais sortie de son cœur et qui la naturalisait partout avec ce qui est bien. Elle avait toujours cette prévenance flatteuse qui sait les moyens de faire plaisir¹. » Un matin, guidés par leur ingénieuse affection, le comte et la comtesse Golowine firent apporter chez la princesse de Tarente un pied de lys en fleur. La malade le contempla avec amour, joignit les mains et s'écria : « Chers lys, que le ciel vous protège toujours. » Elle écoutait avec une âme plus particulièrement pénétrée la prière pour la patience, que lui lisait mademoiselle Golowine : « Mon enfant, lui dit-elle, ne lisez que ce qui regarde la maladie ; je n'ai pas besoin du pardon des injures. — On vous a cependant, reprit mademoiselle Golowine, fait bien du mal que vous avez à oublier. — Non, répondit la digne amie de Louis XVI et de Marie-Antoinette, personne ne m'a fait de mal, ou si je l'ai oublié, ce n'est pas le moment de m'en souvenir. » Lorsque son confesseur, après lui avoir administré les derniers sacrements, l'exhortait encore au suprême détachement des biens de ce monde, elle répondit avec force : « Mon Dieu, vous savez que depuis longtemps je vous ai fait le sacrifice de ce que j'ai de plus cher, du bonheur de voir mon roi dans sa patrie. » Ces

1. *Journal de Prascovie Golowine.*

paroles furent à peu près les dernières que ses lèvres mourantes purent articuler distinctement, et après quelques heures d'une courte agonie, elle expira entourée de la famille hospitalière qui avait adouci pour elle les rigueurs de l'exil. Dans une de ses lettres, le comte de Maistre, alors ambassadeur de Sardaigne, parle ainsi de ses derniers moments :

« Que direz-vous de la mort de cette pauvre princesse de Tarente? Hier, à cinq heures du soir, en suite d'une maladie extraordinaire, elle est partie pour le ciel. On dirait, en vérité, que la Providence convoque une nouvelle assemblée et qu'elle chasse l'un après l'autre tout ce qui formait l'ancienne. Ah! comme elle a peu besoin de nous! La princesse a rempli parfaitement ses devoirs; cette mort influera beaucoup sur la maison qui en a été témoin. Elle a été parfaitement servie, comme vous l'imaginez bien, mais les soins et les remèdes ont été également inutiles. Elle est morte à cinquante ans précis. Le dernier rejeton de la maison de Chastillon meurt à Saint-Pétersbourg, tandis que le roi de France, roidi par la goutte, s'appuie sur le bras de son cousin, le duc d'Uzès. Telle est la loi; tout change et rien, afin que tout dure, ne dure éternellement. » C'est Malherbe qui dit cela; ce n'est pas tant mal dit. Adieu, madame, je suis mortellement en peine; ah! s'il faut que je m'en aille ici ou là, je suis prêt à m'en aller avec madame de Tarente ¹. »

1. De Maistre, correspondance.

Le comte de Maistre ne se trompait pas en présentant l'influence qu'exercerait le spectacle d'une belle vie et d'une belle mort sur une famille digne de comprendre ces hauts enseignements. La princesse de Tarente acquitta les dettes de l'hospitalité en laissant derrière elle le culte de la vraie foi, uni au culte de sa mémoire. Prascovie Golowine, dont nous avons cité le journal, se convertit au catholicisme, épousa le comte Frédro, Polonais, aide de camp de Poniatowski, et son second fils embrassa la carrière ecclésiastique¹.

Un portrait de madame de Tarente, dans la galerie de Bonnelles, la représente grave et sérieuse, caressant un chien placé à son côté. Ce griffon a sa légende ; il avait appartenu à Marie-Antoinette qui le donna, en quittant Versailles, à sa fidèle dame d'honneur, avec de nombreux souvenirs, témoignages précieux de l'affection qu'elle lui avait toujours portée. Par suite des dernières volontés de la princesse de Tarente, ses restes ne furent pas retenus en exil, et ce cœur si profondément français vint reposer en France, dans la chapelle de Wideville, sous la garde de la dernière des Chastillon, la duchesse d'Uzès, désignée comme légataire universelle. Cet héritage, avec les traditions de bienfaisance et de générosité qui y étaient attachées, était une assez lourde charge à une époque où les fortunes détruites par la Révolution devaient se recons-

1. Le comte Frédro est mort à Paris, le 17 mai 1870, attaché à l'église de Saint-Philippe-du-Roule, et ayant trouvé chez les enfants des émigrés si noblement accueillis à Saint-Petersbourg par son grand-père, le comte Golowine, une hospitalité que les malheurs de sa famille et de sa patrie l'avaient forcé de venir chercher en France.

tituer à force d'ordre et d'économie. Rien n'avait été changé à Wideville depuis la mort de la duchesse de Chastillon; l'absence de madame de Tarente avait suspendu, pendant les deux années de sa possession, tous les travaux, même ceux d'entretien. Sa sœur eut donc beaucoup à faire pour réparer le château et le parc. Les allées avaient disparu envahies par une végétation sauvage; les arbres mouraient sur place, rongés par la mousse et la vieillesse; les conduits de plomb pour les eaux avaient été enlevés et vendus; les admirables sculptures de la Nymphée se disjoignaient et les statues tombées de leurs piédestaux gisaient à moitié brisées sur l'herbe des pelouses. Des crevasses se montraient aux murs et aux voûtes des sous-sols. Sur le terre-plein, les massives guérites de pierre où les archers de Louis XIII veillaient autrefois sur son sommeil, avaient perdu une partie de leurs meurtrières et les larges dalles de leur toiture. Grâce à l'impulsion et à la volonté énergique de madame d'Uzès, les travaux de réparation furent vigoureusement conduits et peu à peu la vieille demeure de Claude de Bullion reprit son premier aspect. Pendant que la duchesse s'appliquait à préserver Wideville de la ruine et à cicatiser les blessures des siècles, son mari, le duc d'Uzès, relevait, quelques lieues plus loin, le château de Bonnelles, ancien apanage de sa famille, provenant aussi des Bullion.

Mais le temps des fêtes et des plaisirs était irrévocablement passé pour ces nobles châtelains, et quoique Wideville eût retrouvé une partie de sa splendeur, la vie qu'on y menait était calme et sans incidents. Les dix années si pénibles de l'exil, les lugubres sou-

venirs de la Terreur, la mort de sa mère, de son beau-père et de sa sœur, avaient donné à l'esprit, naturellement vif et gai de madame d'Uzès, une teinte de mélancolie qui n'excluait ni la douceur ni la bienveillance. Ses traits nobles et réguliers n'avaient plus cette beauté et cet éclat qui firent dire un jour à Toulouse à une paysanne en la voyant passer : *Qu'è plan poulido*¹ ! Plus tard, un affreux malheur avait ouvert dans son cœur une plaie qui ne se ferma jamais. Son second fils, le comte Théodorit de Crussol, le neveu chéri de la princesse de Tarente, l'aide de camp d'Alexandre I^{er}, mourut dans les déserts de la Pologne, par suite des fatigues éprouvées en y conduisant, du fond de la Crimée, le régiment dont il était colonel. N'ayant pas voulu porter les armes contre sa patrie, il avait préféré cette mission pénible, où il laissa la vie, au poste plus sûr que lui conférait son titre dans l'état-major du czar. Une inscription, placée dans la chapelle de Wideville, rappelle le souvenir de ce fils, qui, par sa mort précoce, fit verser à sa mère bien des larmes.

A Paris, le superbe hôtel que la Restauration avait rendu à la duchesse d'Uzès devint bientôt le centre où se réunit la société un peu exclusive désignée sous le nom de faubourg Saint-Germain. Là se retrouvaient tous les débris de cette cour élégante qui avait servi de modèle à l'Europe et qui fut la majestueuse héritière des traditions du grand siècle. Entourée d'amis sûrs et dévoués, elle faisait avec grâce et simplicité les honneurs de son salon. « Sa figure douce et sympathique

1. Qu'elle est jolie!

respirait la bienveillance. Sans être encore dans un âge avancé, elle avait cependant les épaules un peu courbées; sa toilette simple annonçait le dénûment de ses prétentions. Après avoir vu toutes les grandeurs et toutes les gloires rayonner magnifiquement autour de son berceau, les malheurs de son pays et de sa famille lui avaient fait connaître le néant des choses de ce monde¹. » Elle ne trouvait son bonheur que dans les choses de l'esprit et au milieu d'un monde plus choisi que nombreux. Son fils, le duc de Crussol, marié à mademoiselle de Mortemart, sa fille, la marquise de Rougé, lui avaient donné sept petits-enfants, dont les jeux égayaient et charmaient son âme. Mais le favori de son cœur, celui qui remplaçait pour elle l'enfant qu'elle avait perdu en Pologne, était Géraud de Crussol, son petit-fils, gracieux espiègle aux cheveux blonds, dont la charmante figure, les réparties brillantes et l'intelligence précoce faisaient présager l'homme instruit, distingué et spirituel, qui, plus tard, après avoir fait dans l'armée russe la guerre en Turquie avec son oncle, le duc de Mortemart, fut décoré à Varna, et devint ensuite député des départements de la Haute-Marne et du Gard².

Toujours fidèle au culte des souvenirs, la duchesse d'Uzès réunit dans le parc de Wideville les noms de ceux qui lui avaient été chers. Tables, bancs, plaques de pierres, allées, tout porta une date précieuse ou la

1. Brifaut, *Souvenirs*.

2. C'était le père du duc d'Uzès actuel, de la vicomtesse d'Hunolstein, et de la comtesse de Galard, décédé à Paris au milieu de regrets universels, le 21 mars 1872.

mention d'une personne regrettée. Le bosquet de Beaumont rappelle la mère du prince de Luxembourg, ancienne amie d'enfance. Les tables de Rosambo et de Dauvet, les bancs d'Anastasie, de Tingry, de Tarente, le siège d'Alexis de Rougé, les grottes de Béthune, de Chastillon et de Théodorit, les avenues de Géraud, de Bullion et de Bonnelles, sont autant de memento dont elle se plaisait à augmenter le nombre. Quelques noms étrangers indiquent un séjour fait pendant la Révolution soit en Angleterre, soit en Allemagne, douloureuses stations de l'exil. Un jour elle offrit à son tour l'hospitalité à cette Prascovie Golowine, devenue comtesse Frédro, fille de la comtesse Golowine, qui avait reçu chez elle si noblement, à Saint-Pétersbourg, la princesse de Tarente. Chassée de sa patrie par la proscription, elle était venue chercher à Paris un asile qu'autrefois elle-même avait accordé aux émigrés français en Russie. Un banc placé dans la cour d'honneur consacra le bonheur de cette réunion.

« Pour se faire une idée du gentilhomme d'autrefois, il suffisait de connaître le vieux chef de cette grande maison d'Uzès. Bon, mais brusque, franc et loyal, attaché aux habitudes traditionnelles du cercle où il était né, fidèle aux lois de l'honneur et de la justice, conservateur consciencieux de ce feu sacré qui ne brûle plus que dans les cœurs nommés retardataires, il ne pouvait ni se résoudre à plier sous le joug des mœurs nouvelles, ni accepter sans se plaindre la position équivoque que nos diverses révolutions lui avaient faite. De là son peu de goût pour une société dont les tendances contrastaient si fort avec les siennes, et qui

avaient amoindri son rôle politique. De là son besoin de solitude qu'il n'expliquait pas, mais qu'on devinait; aussi passait-il la plus grande partie de l'année dans ses terres, partageant son temps entre l'agriculture, la chasse et les bonnes œuvres. Son fils, le duc de Crussol, sans oublier le rang où sa naissance l'avait appelé, consentait de bonne grâce à entrer dans l'esprit du siècle, riait un peu des idées gothiques de son père, tout en lui gardant le respect dû à ses vertus et à ses convictions, s'arrangeait du bon, examinait le douteux et rejetait le suspect dans nos institutions comme dans nos lois, s'inclinant devant la nouvelle forme de gouvernement en citoyen docile, mais éclairé; du reste, homme charmant, du commerce le plus facile, du caractère le plus bienveillant, toujours prêt à obliger, se faisant des amis de tous et des amies de toutes, dépensant en grand seigneur et vivant par goût dans la société des littérateurs et des artistes, dont il savait apprécier les travaux. Jeune, il avait brillé dans les cercles de Paris par les grâces de sa figure et l'élégance de ses manières. Ses livres, tous de choix¹, sa galerie de tableaux, faisaient reconnaître en lui l'amateur aussi intelligent qu'opulent². »

Les dernières années de la duchesse d'Uzès furent assombries par des deuils fréquents et bien douloureux pour son cœur. Sa belle-fille, madame de Crussol, sœur du duc de Mortemart, ambassadeur de Charles X, sa petite-fille, Anastasie d'Uzès, duchesse de Tourzel;

1. Une partie de ces précieux volumes réunis par le duc de Crussol forme aujourd'hui la bibliothèque de Wideville.

2. Brifaut, *Souvenirs*.

son gendre, Alexis, marquis de Rougé; enfin son fils, le duc de Crussol, furent successivement enlevés à sa tendresse. Pour distraire sa douleur, ses amis se réunissaient plus souvent auprès d'elle et la laissaient rarement seule. A Wideville même, elle était entourée de leur affection et de leur dévouement. Voici comment l'un d'eux rend compte d'un séjour fait par lui dans ce château : « Nous arrivâmes à Wideville pour y passer quelques semaines. Ni gothique ni moderne, il fut bâti sous Louis XIII par le surintendant de Bullion, qui le destinait à servir de rendez-vous de chasse à son roi, dont on voit encore la chambre, le lit et les meubles; le tout orné des magnificences du temps, et, par conséquent, l'objet de l'admiration des connaisseurs. Un vaste parc de deux cents arpents environne de ses nombreuses allées cet édifice, qui ne manque pas de majesté. Là nous attendaient le comte de Sabran, le duc de Lévis, la vicomtesse de Doué, le marquis d'Ecquevilly, la comtesse de La Châtre avec sa fille, le comte de Machault, arrivé le matin de son manoir de Thoiry, situé dans le voisinage; la princesse Charlotte de Rohan; un vieux baron alsacien et sa femme qui n'était pas jeune, recrues faites dans les environs pour nous défendre contre l'ennui. Mais nous n'avions pas besoin de ce renfort, nous nous suffisions à nous-mêmes; et pourtant, qu'avions-nous à Wideville? de divertissements, point, nous le savions d'avance; mais du laisser-aller, de la sécurité, du je ne sais quoi qui fait qu'on ne désire rien. Une journée se passe, une autre suit, puis une autre. Comment? on ne pourrait le dire; on trouve seulement qu'on a le cœur content, la tête libre, l'esprit en repos.

On a parcouru des allées de fleurs, vu se lever et se coucher un beau soleil, causé d'amitié, lu des ouvrages intéressants, fait un peu de bonne musique, visité les pauvres et les infirmes du village, porté la consolation partout où existe le malheur, entendu des messes et diné avec le curé. Qu'est-ce que cela? pour nous, c'était la béatitude¹. »

Les libéralités de la duchesse d'Uzès ne s'étendaient pas seulement sur Davron, Crespières, les Alluets et les autres communes, où elle possédait des terres; les habitants de Montainville, Mareil, Maule, anciennes seigneuries des Bullion, la considéraient toujours, « quoique les choses soient changées, comme leur dame², » et avaient part à ses abondantes charités. Pendant toute sa vie, elle continua les travaux de Wideville. Ses régisseurs lui en rendaient compte chaque semaine et la tenaient au courant des divers incidents qui pouvaient survenir. Une de ces lettres raconte en ces termes une visite qui eut lieu au château le 10 juillet 1820, pendant qu'on y faisait d'importantes réparations :

« Madame la duchesse,

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que
« MADAME, duchesse d'Angoulême, est venue aujourd'hui à Wideville, est entrée au château, au salon
« et dans la salle à manger seulement, ensuite à la
« chapelle, où MADAME a fait sa prière; puis, après, le

1. Brifaut, *Souvenirs*.

2. *Lettres à Parmentier*, régisseur, le 27 décembre 1822.

« tour du jardin, accompagnée de madame la comtesse
« de Galard-Béarn, de deux messieurs et autres de
« suite (à cheval). Ce qui m'a beaucoup contrarié, c'est
« que les maçons, menuisiers et serruriers sont à poser
« les fenêtres; MADAME a passé sur les immondices;
« on en a détourné ce que l'on a pu. La démolition des
« anciennes fenêtres, les neuves qui étaient dans le
« corridor, tout faisait une confusion; mais avec des
« travaux, Madame sait que c'est indispensable. »

La duchesse d'Uzès désirait depuis longtemps changer l'ancienne arrivée du château et remplacer par une pente douce le chemin trop rapide qui conduisait à la cour d'honneur. Pendant tout un hiver, des ouvriers y furent occupés; mais quand le travail fut terminé, la châtelaine n'existait plus, et ce fut le char funèbre portant son cercueil dans la chapelle de Wideville qui passa le premier dans l'avenue nouvelle de la Porte-Rouge. Les dispositions dernières de madame d'Uzès furent dignes de celle qu'on appelait la bonne duchesse. Des legs considérables aux pauvres de ses domaines, des dons importants à ses serviteurs, des souvenirs à ses amis, vinrent encore affirmer la bonté de son cœur. Le partage de sa fortune entre son petit-fils, le duc de Crussol, récemment marié à mademoiselle de Talhouët¹, et sa fille, la marquise Timarette de Rougé, donna à cette dernière la terre de Wideville.

1. La duchesse de Crussol d'Uzès, née de Talhouët, femme d'une intelligence remarquable et vraiment supérieure, fut enlevée subitement à sa famille le 16 février 1863.

Dame, pour accompagner madame la dauphine, mère d'une nombreuse famille, elle remplissait avec une égale ponctualité ses devoirs domestiques et ses fonctions de cour. La mort de son mari l'obligeait à des soins et à des travaux que son énergie lui donnait la force de remplir. Ayant à surveiller des domaines dispersés, elle quittait souvent son hôtel de la rue de Varennes, faisait une tournée en province et terminait cette visite de bois et de fermes par quelques jours de repos dans une villa simple et retirée qu'elle avait à Marly. « Son esprit sérieux, son caractère naturel et vrai, son activité, ne s'accommodaient ni de la frivolité, ni des occupations futiles d'un monde fardé et corrompu¹. » Quand les événements forcèrent la famille royale à quitter les Tuileries, la marquise de Rougé tint à honneur de ne point abandonner la princesse à qui elle s'était dévouée. Ayant toute l'énergie de sa tante de Tarente, elle mit à la disposition de madame la dauphine sa famille, sa fortune, son crédit; elle la suivit à Bordeaux, et ce fut la première personne que trouva la duchesse d'Angoulême en montant sur le navire qui la conduisait en exil. Depuis lors, madame de Rougé porta toujours le deuil de la monarchie; elle renonça aux fêtes, aux réceptions mondaines et ne s'occupa que de l'établissement de ses enfants et de l'administration de sa fortune. Chaque année, elle allait faire à Frohsdorf un pieux pèlerinage et continuait avec bonheur auprès de madame la dauphine ses fonctions de dame pour accompagner. N'ayant jamais

1. Brifaut, *Mémoires*.

oublié les dures leçons de l'exil où elle avait passé son enfance, elle fut toute sa vie indifférente aux grandeurs et à l'apparat. Wideville, qu'elle n'habita qu'assez tard, fut entretenu simplement et sans luxe. Des roses en quantité et des arbres verts, dont les graines provenaient en partie de Frohsdorf, firent tout l'ornement des jardins. Les carreaux de la Nymphée servirent à paver les sous-sols du château; mais les toitures furent restaurées et la ferme remise à neuf. Vivre dans la retraite était un besoin pour la marquise de Rougé, et la mort de sa fille, Marie-Thérèse, filleule de la duchesse d'Angoulême, celle de son autre enfant, la comtesse de Lostanges, augmentèrent encore son éloignement du monde. Ses jours heureux étaient ceux qui lui apportaient quelque lettre de l'auguste fille de Louis XVI, dont l'absence n'affaiblit jamais l'affection « *pour sa chère Timarette*¹. » Pieuse, et ayant le culte des morts, madame de Rougé fit réparer avec soin la chapelle de Wideville, tapissée de plaques de marbre noir, véritable mémorial de famille où se lisaient les dates de tristes anniversaires. Sous les dalles est un caveau funèbre où reposent Amable-Émilie-Félicité de La Vallière, duchesse de Chastillon, Louise-Emmanuelle de Chastillon, princesse de Tarente, et A.-E. de Chastillon, duchesse d'Uzès. Un cippe encastré dans la boiserie renferme le cœur de Victurnienne de Mortemart, duchesse de Crussol, en face d'un petit mausolée élevé à la mémoire de Caroline de la Trémoille, fille de madame de Tarente et morte tout

1. Lettres autographes de M^{me} la Dauphine.

enfant. Au pied de l'autel, le sarcophage en pierre blanche d'Anne-Julie-Françoise de Crussol d'Uzès, duchesse de La Vallière, contribue à donner à cette chapelle un aspect grave et sévère. Sur un des côtés s'élève un retable à quatre volets couverts de peintures, magnifique ouvrage en bois sculpté du xv^e siècle, représentant six sujets du Nouveau-Testament avec une infinité de figures dorées en relief. Ce petit monument, aussi rare que curieux, provient de la chapelle du château de Pagny, en Bourgogne¹; l'inscription suivante a été placée sur le soubassement :

Faict par ordre de noble et puissante dame Mada^e Jehanne de Vienne, da^e de Grevy et de Pagny, feme de noble et puissa^t seigneur messire Jehan de Longwy, seig^r desd. lieux, laq^{lle} trespassa le vii^e jo^r de septemb^r l'an M.CCCCLXXII. Dieu ait leur âme. Amen.

Le souvenir de la fille bien-aimée, qu'elle avait perdue, eut sans doute une grande influence sur les dernières volontés de la marquise de Rougé. A l'exclusion de ses enfants, elle légua Wideville à son petit-fils, le vicomte de Lostanges; celui-ci n'y habita pas longtemps : une mort presque subite l'enleva quelques semaines après avoir été mis en jouissance de ce

1. Le château de Pagny a appartenu aux maisons de Vienne, de Longwy, de Chabot-Charny et de Lorraine-Elbeuf. Le comte de Vermandois, fils de la duchesse de La Vallière, l'acheta en 1675 aux enfants du comte de Lorraine, et le légua à sa sœur, la princesse de Conti, qui le laissa à son petit-neveu, le duc de La Vallière. Sa fille, la duchesse de Chastillon, transmit Pagny au duc d'Uzès, père de la comtesse de Galard, qui le possède actuellement.

domaine, qui revint alors à la maison d'Uzès, dans la personne d'E.-O.-E. de Crussol, comtesse de Galard, à qui il appartient aujourd'hui. Ce retour complète ainsi, pour Wideville, une possession non interrompue de deux cent cinquante ans par la même famille, sous des noms différents.

De grands travaux de consolidation ont été faits depuis peu au château; mais la pensée dominante a toujours été de conserver au manoir de Claude de Bullion sa physionomie et son style primitifs. On a supprimé les entresols élevés sous Louis XV, les petits escaliers qui gâtaient les grands appartements, les boiseries de mauvais goût, remplaçant sur les murs les anciennes tentures; mais le plan et les ornements de Sarrazin ont été respectés, et si Louis XIII, comme jadis au retour de la chasse, revenait à Wideville, il retrouverait intacte sa vaste chambre à trois croisées, avec ses poutrelles peintes, sa haute cheminée de marbre antique ornée de satyres grimaçants, et même sur les murs, la vieille tapisserie, aux tons éteints, représentant le siège de La Rochelle et la remise, au vainqueur, des clefs de la ville. Il verrait encore, dans les salles et les galeries du château, les portraits de divers membres de la famille royale : Henry IV et sa sœur Catherine de Bourbon, duchesse de Bar¹; Élisabeth de France, reine d'Espagne², dont les costumes

1. Catherine de Bourbon, née en 1559, princesse de Navarre, duchesse d'Albret, fille d'Antoine, roi de Navarre, et de Jeanne d'Albret, épousa Henri de Lorraine, duc de Bar, et mourut sans enfants en 1604.

2. Élisabeth de France, fille d'Henry IV, épousa en 1615 Philippe, fils de Philippe III, roi d'Espagne, et mourut en 1644.

sont éclipsés par la splendide toilette de cérémonie de la connétable de Lesdiguières ¹, debout, près de son mari ², grand ami de Claude de Bullion, qui avait eu l'intendance de son armée lors de la guerre contre les Génois. L'escalier d'honneur, étroit et un peu roide, a conservé ses marches usées par le temps, ses vitraux coloriés, ses voûtes de pierre et de brique alternées. Dans la salle à manger, décorée d'arabesques aux vives couleurs et d'anciennes tentures à sujets de chasse fantastiques, l'écusson du grand surintendant occupe la place principale au manteau de la cheminée. Un portrait d'Anne d'Autriche, servie par le duc d'Uzès, son chevalier d'honneur, orne la bibliothèque. Vieux meubles aux formes tourmentées, sièges à hauts dossiers carrés, lustres à boules de cuivre et de cristal, hauts chenets trapus par la base et finissant en pointe, bahuts finement fouillés, vastes lits à colonnes, tables aux pieds tors, faïences aux vives couleurs, orfèvreries d'un dessin bizarre ou profondément repoussées, glaces de Venise, grès de Flandres, vitraux aux tons éclatants, livres reliés aux armes des Bullion, d'Uzès, La Vallière, Châtillon, éditions rares et anciennes, portraits sévères ou gracieux de grands seigneurs et de dames du ^{xvii}^e siècle, carrelages aux couleurs émaillées, tapisseries aux figures étranges, le mobilier de Wideville présente un spécimen curieux du luxe d'un temps qui ne fut pas sans grandeur, quoique éclipsé par les

1. Marie Vignon, appelée madame la Connestable, fut mère des comtesses de Créquy et de Saux.

2. François de Bonne, seigneur de Lesdiguières, connétable de France, né en 1553, mort en 1626.

merveilles du règne de Louis XIV. Sur les murs, toujours tendus d'étoffes fleurdelisées, une réunion de personnages célèbres forme, autour du portrait du roi, une cour semblable à celle qui l'entourait de son vivant. Le maître et fondateur du château, Claude de Bullion, marquis de Bonnelles, avec ses enfants, l'évêque de Meaux, abbé de Saint-Faron, confesseur de Louis XIII, et Marie de Bullion, dame de Bellièvre¹; le maréchal d'Ancre², ce favori d'un jour, qui eut une si triste fin; le comte Jean de Galard-Brassac³, ambassadeur à Rome et ministre d'État; sa femme Catherine de Sainte-Maure, fille du baron de Montausier, dame d'honneur de la reine « qui s'en louait à tout le monde⁴, » leur parente Marguerite de Galard, comtesse d'Au-

1. Marie de Bullion épousa Pomponne II de Bellièvre, premier président au parlement de Paris, ambassadeur en Angleterre, en Hollande et en Italie, seigneur de Grignon, Thiverval, etc. Ils ne laissèrent pas de postérité.

2. « Conchino de Conchini, visconte de la Penne, marquis d'Ancre, baron de Lisigny, maréchal de France, gouverneur pour Sa Majesté des villes et citadelles d'Amiens, Péronne, Roye et Mondidier. »

3. Jean de Galard, comte de Brassac et Béarn, surintendant de la maison de la reine, commandant des troupes en Guienne, chevalier des ordres du roi, maréchal de camps, gouverneur d'Angoumois, Saintonge et Lorraine, mort en 1645.

4. « Madame de Galard-Brassac estoit une personne fort douce, modeste et qui sembloit aller son grand chemin; cependant elle sçavoit le latin, qu'elle avoit appris en le voyant apprendre à ses frères; elle s'estoit aussy amusée à la théologie et un peu aux mathématiques. On dit qu'elle entendoit assez bien *Euclide*. Quand madame de Senecey fut obligée de quitter la cour, le cardinal jetta les yeux sur madame de Galard-Brassac. Elle dit au cardinal qu'elle se sentoit plus propre à une vie retirée qu'à la vie de la cour; qu'il en trouveroit d'autres à qui la charge de dame d'honneur de la reine conviendrait mieux, et qu'au reste elle ne pouvoit luy faire espérer de luy rendre auprès de Sa Majesté tous les services qu'il pourroit peut-estre pretendre d'elle. Cela n'y fit rien; la voilà dame d'honneur. Elle s'y comporta si bien qu'elle contenta la reine et le cardinal, quoique

vergne¹, madame de Ligny², sœur du chancelier Séguier, la maréchale de Schomberg³, dont les traits

l'Évangile dit que nul ne peut servir à deux maîtres. La reine s'en louoit à tout le monde, et ce n'estoit pas peu pour une personne qui avoit esté mise auprès d'elle de la main de son enemy. Si madame de Galard entra dans cette charge sans grande joye, elle en sortit aussy sans grande tristesse. Le roy mort, on fit revenir tous les exilés.

« Madame de Senecey fit plus de bruit que tous les autres ensemble, et dit qu'elle ne reviendroit point si on ne la restablissoit dans sa charge. La reine disoit : « Mais je suis la plus satisfaite du monde de madame de Galard-Brassac; le moyen de l'éloigner? Cependant madame de Senecey ne veut pas revenir autrement. » Elle se resout donc de donner congé à madame de Galard, en luy disant qu'elle estoit très-contente d'elle, mais que madame de Senecey le vouloit. Voyla madame de Senecey en la place de madame de Galard-Brassac qui se retire avec son mary, qui estoit encore surintendant de la maison de la reine. Il mourut un an ou deux après (en 1645) et elle ne luy survécut gueres. (Talleyrand des Réaux.)

« Dans notre siècle, nous avons vu que les sciences qui, malgré les hommes, se sont rendues familières en tous les temps à beaucoup de femmes, ont enrichi l'esprit de madame de Galard-Brassac sans luy oster sa modestie et son humilité. (*Mém.* de mademoiselle de Montpensier.)

« Madame de Galard-Brassac fut éloignée quasi malgré la reine qui avoit de l'estime pour elle et à qui ses procédés avoient infiniment plu; c'estoit une dame de grand mérite, savante, modeste et vertueuse. Avec ces qualités elle étoit la plus humble des femmes. Cette illustre et vertueuse dame fut touchée des bontés de la reine pour elle à son départ, et l'en remercia les larmes aux yeux. Non pas qu'elle regretta la cour; elle avoit une vertu trop solide pour avoir cette foiblesse. » (*Mém.* de M. de Motteville.)

1. Marguerite de Galard ayant fait bâtir, en 1675, la chapelle de Sainte-Marguerite dans l'église du couvent des religieux Récollets, rue du Faubourg-Saint-Martin, y fut inhumée en 1702.

2. Charlotte Séguier épousa Jean-Philippe de Ligny, conseiller du roi en 1607 et maître des requêtes, fils de Jean de Ligny, seigneur de Rentilly, trésorier des parties casuelles, mort en 1619, et d'Anne de Gué. Ce dernier avait fait dans sa charge financière une énorme fortune.

3. Anne, fille de Florimond de Halwin, marquis de Piennes et de Maignelais, gouverneur de la Fère, et de Claude-Marguerite de Gondy, épousa en premières noces Henri de Nogaret de Foix de la Valette, comte de Candale. Son mariage ayant été déclaré nul, elle prit pour époux, en

charmants font comprendre le double mariage qui fit tant de bruit en 1620, le cardinal Mazarin, et quantité d'autres tableaux anciens évoquent à Wideville le souvenir d'une époque disparue. Un vaste plan colorié de Versailles, par le peintre Martin ¹, montre le palais préféré de Louis XIII, tel qu'il était avant les grands changements faits par son successeur. Partout d'anciennes gravures représentent de vieux châteaux, dont beaucoup n'existent plus et qui étaient intéressants au point de vue architectural ou par le nom de leurs possesseurs. Madrid dans le bois de Boulogne, Maisons-sur-Seine, construit par le fastueux marquis de Longueuil, « Richelieu en Poitou, ouvrage du grand cardinal duc de Richelieu, lequel est magnifique en sa construction, avec sculptures en dehors, orné d'une multitude de figures et de bustes antiques, et en dedans de rares tableaux, de plafonds et lambris richement étoffés sur la conduite et desseins de M. Le Mercier, architecte ; » Le Verger, en Anjou, demeure ordinaire des princes de Rohan-Guéménée ; Choisy, à M^{lle} de Montpensier ; Marcoussy, aux d'Entraignes-Chantemerle ; Chilly, aux Mazarin ; Meudon, aux Louvois ; » tous rappellent un règne glorieux où chaque grand seigneur, ayant confiance en l'avenir du royaume, édifiait pour les siens des monuments destinés à braver les siècles, et qui n'ont servi qu'à témoigner de l'insta-

1620, Charles, maréchal de Schomberg, marquis d'Espinay, duc d'Halluin, comte de Nanteuil, pair de France. Elle fut enterrée en 1641 aux Capucines de Paris. Le maréchal se remaria avec la célèbre Marie d'Hautefort.

1. J.-B. Martin dit l'aîné et des Batailles, élève de Van der Meulen, directeur des Gobelins, né en 1659 à Paris, mourut en 1735. Il peignit pour le château de Versailles une grande partie des victoires de Louis XIV.

bilité des fortunes et du néant des choses et des personnes. Wideville, par un hasard aussi rare qu'heureux, a pu échapper à la destruction, et appartient encore aux descendants de celui qui l'a élevé. Aucun changement n'a été apporté dans la construction primitive ; il ne pouvait d'ailleurs y avoir rien à modifier dans le plan du château, simple, sans prétention, mais bien conçu et très-étudié. « Les divers corps de logis sont disposés en longueur, sur un terre-plein entouré d'eau courante. Cette surface épouse la forme générale des bâtiments et prend la figure d'un carré long, avec excroissances cintrées sur les deux grands côtés. Au centre de la construction se trouve un corps de logis faisant saillie sur les deux façades ; puis, du côté principal et aux extrémités du bâtiment, deux avant-corps ou pavillons. Les quatre angles du terre-plein sont munis de petits bastions placés en saillie, carrés de forme, assez trapus et percés de meurtrières sur leurs côtés. Ces sortes d'échauguettes contribuent pour une forte part à donner à l'ensemble du château un caractère particulier et vraiment seigneurial.

« Le rez-de-chaussée est composé d'un vestibule voûté, qui prend toute la largeur de l'avant-corps ; il joint une pièce carrée, la plus grande du logis, voûtée aussi, et qui sert de salle de billard. Du côté du jardin, tracé à la française et formant des parterres à dessins variés, on y arrive directement par un perron courbe d'un bon effet et orné de balustres. Aux deux extrémités du château, se trouvent le salon et la salle à manger, éclairés par trois ouvertures. Des vases en marbre blanc, étagés sur les perrons du nord et du

sud, tranchent sur le ton de brique qui domine dans l'ensemble du château. A l'examen détaillé, une des premières choses qui frappe la vue est un grand air de simplicité et la régularité des lignes; mais cette simplicité voulue n'a rien de naïf ni de chétif. La présence de la brique, abondamment employée dans cette façade et dans la construction tout entière, mais seulement comme remplissage, rendait, il faut en convenir, assez difficile l'emploi d'ornements sculptés. C'est par les lignes et par une sorte de coloration qu'on a voulu produire de l'effet. Le grand pavillon du centre dépasse d'un étage les autres bâtiments. C'est le point culminant de l'édifice, et cet exhaussement était nécessaire pour mouvementer la silhouette générale. Deux ouvertures cintrées, avec grilles savamment contournées, accompagnent la porte, couronnée d'une sorte de fronton interrompu, au centre duquel se dresse un culot gracieusement sculpté. Cette moulure, disposée en fronton, relie la porte aux deux ouvertures qui éclairent le vestibule. La brique est absente de cette partie du pavillon, mais nous la retrouvons aux deux étages qui lui succèdent.

« Tous les angles, tous les cadres des fenêtres sont de pierre de taille; le reste, c'est-à-dire les remplissages, est de brique. Les fenêtres du rez-de-chaussée laissent voir, à leur base, des soupiraux divisés par un meneau vertical en pierre. Les lucarnes des combles sont de bon goût; on les a alternés avec de petits œils-de-bœuf en saillie. Cet oculus se retrouve aussi sur la toiture des petits pavillons d'angle, traitée en forme de coupole quadrangulaire, au sommet de laquelle se

dresse fièrement un guerrier de plomb, armé d'une lance.

« Sur la façade qui regarde le parc, le pavillon central fait seul saillie ; deux couronnements de portes et de fenêtres, à droite et à gauche du pavillon, sont arrangés avec goût. Des niches, munies de statues largement traitées et parfaitement conservées, se voient entre les fenêtres du grand corps de logis. Un buste de Louis XIII, en marbre blanc, placé sur la porte du milieu, rappelle les fréquents séjours que fit ce roi à Wideville. De ce côté se trouve le pont-escalier qui franchit le fossé, et auquel succède le perron établi devant l'entrée de la salle de billard. Cette série d'escaliers arrive à se confondre par la perspective, et produit un effet assez monumental, complété par deux grands chiens de pierre, accroupis sur des socles élevés ¹. » Ces gardiens fidèles et immuables, depuis deux siècles et demi, ont vu successivement passer devant eux Louis XIII, Richelieu et ses raffinés, Mazarin, les grands seigneurs de Louis XIV, les petits-maitres de Louis XV, la fille auguste de Louis XVI, et ces illustres propriétaires qui s'appelaient Bullion, Crussol d'Uzès, La Vallière, Chastillon, La Trémoille-Tarente, Rougé, tous noms synonymes de talent, d'honneur, d'esprit, de courage, de vertu et de dévouement.

1. Sauvageot, *Description de Wideville*.







This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine is incurred by retaining it
beyond the specified time.

Please return promptly.

